RECHERCHES

SUR LA NATURE ET L'INOCULATION DE LA PETITE VÉROLE.

Par M. ROBERT, Docteur Régent en la Faculté de Médecine, de l'Université de Paris.

A LA HAYE;

Et se trouve,

A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT, Quai des Augustins.

M. DCC. LXIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30786782

PREFACE.

L'INOCULATION, depuis pluſieurs années, a occupé tous les eſprits en France, elle a même donné lieu à des diſputes aſſez vives; mais les armes dont ſe ſont ſervi les combattans, étoient fort inégales: les uns étoient armés de faits, auxquels les autres n'oppoſoient que des craintes & des poſſibilités. Enfin, les partiſans de cette pratique commençoient à jouir du triomphe, dont l'honneur leur étoit naturellement àû. Des ennemis de l'Inoculation allarmés, ou profitant du malheur de quelques perſonnes de conſidération,

qui ont été affligées de la petite vérole pendant cet hyver, ont prétexté une épidémie : ils l'ont attribuée à la pratique de l'Inoculation ; ils s'en ſont plaints. Les Magiſtrats, dont la conduite eſt toujours éclairée du flambeau de la ſageſſe, ſe ſont crus obligés de faire droit ſur leurs plaintes. Ils n'en ont pas pour cela ſuſpendu le cours d'une pratique qui peut être fort utile ; ils ont ſeulement ordonné que les perſonnes qui voudroient ſe faire inoculer ſe retireroient hors les Villes & Fauxbourgs du Reſſort du Parlement.

Ils ont enjoint aux Facultés de Médecine & de Théologie d'examiner, l'une, ſi l'Inoculation étoit

utile ou nuiſible au genre humain ; l'autre, ſi l'on pouvoit, en ſûreté de conſcience, ſe ſoumettre aux épreuves de cette pratique. C'étoit le moyen le plus ſûr de tranquilliſer les eſprits, & de calmer les conſciences.

La Faculté de Médecine s'eſt aſſemblée : elle a nommé, par la voie du ſcrutin, douze Commiſſaires, qu'elle a chargés de diſcuter cette queſtion, la plus importante qui ait jamais été déferée à ſon Tribunal. Chaque Membre a été invité à envoyer ſon avis par écrit. Ayant l'honneur d'être attachés à ce corps, nous nous ſommes mis en devoir de répondre à l'invitation qui nous avoit été faite.

Les écrits de Meſſieurs de la Condamine & Tiſſot avoient fait ſur nous l'impreſſion la plus vive ; ils nous avoient prévenus en faveur de l'Inoculation : il faut avouer cependant qu'ils ont traité cette matiere plus en Hiſtoriens politiques qu'en Médecins.

Or, l'Arrêt du Parlement demande qu'on détermine la nature de la petite vérole, que l'on recherche ſon origine, que l'on développe ſes cauſes.

Le Magiſtrat auſſi judicieux qu'éclairé, qui annonce ces vûes dans ſon réquiſitoire, avoit bien ſenti qu'il pourroit ſortir de ces recherches un trait de lumiere propre à éclairer ſur le fait de

l'Inoculation. Tel a été l'esprit de cet Ouvrage.

Nous avons d'abord établi que toutes les parties du corps avoient des correspondances entr'elles ; qu'il y avoit même des organes liés par des correspondances mutuelles & directes.

Nous avons rapporté un grand nombre d'observations, dont l'objet étoit de prouver que le ventre avoit une correspondance d'action avec toutes les parties du corps.

Nous avons inféré de ces observations, que l'embarras ou la réplétion du ventre pouvoit être cette cause commune, qu'Hypocrate a dit qu'avoient toutes les maladies.

Nous avons conſidéré la petite vérole comme l'effet d'un effort d'action, réciproque entre les entrailles & le tiſſu cellulaire à la peau.

Après avoir fixé la nature de la petite vérole, & l'avoir jugée propre à la derniere enfance, nous avons oſé décider que l'Inoculation étoit un moyen ſûr de prévenir les ſuites funeſtes de cette maladie, qu'un million de circonſtances pouvoient rendre mortelle.

En ſuivant toujours le plan de nos recherches, nous avons démontré qu'il étoit impoſſible que l'homme qui auroit été inoculé, fût expoſé à être attaqué une ſeconde foïs de la petite vérole naturelle.

RECHERCHES

RECHERCHES
SUR LA NATURE ET L'INOCULATION DE LA PETITE VEROLE.

CHAPITRE PREMIER
Où l'on combat les idées d'un Germe des maladies.

TOUTES les recherches poſſibles ſur l'hiſtoire des maladies ſont bien intéreſſantes, puiſqu'elles ont pour objet le bien de l'humanité; je doute cependant qu'il s'en faſſe jamais qui méritent plus de fixer l'attention,

que celles ſur la petite vérole.

Il n'eſt pas de maladie qui afflige auſſi univerſellement l'eſpece humaine, & qui ſoit auſſi meurtriere. On pourroit avancer que les cinq ſixiemes des hommes éprouvent les atteintes de cette maladie. Or, s'il eſt vrai, que ſur cent perſonnes affligées de la petite vérole, il en meurt de dix à douze, n'eſt-on pas bien fondé à la regarder comme un fléau? Eſt-il un pays ſur la Terre dont les Habitans ſoient à l'abri de ſes coups? Dans quelques contrées on la peint comme une Divinité malfaiſante. Les Indiens nous la repréſentent ſous l'image d'une femme d'une taille giganteſque, d'une horrible maigreur, & qui, comme une furie à deux têtes, eſt armée de

quatre bras, avec leſquels elle frappe également : c'eſt ſous cette forme qu'ils lui adreſſent leurs vœux inſenſés.

La premiere hiſtoire de la petite vérole nous vient des Arabes ; quelques-uns croient la reconnoître dans les ouvrages d'Hypocrate. La diſcuſſion d'un point auſſi eſſentiel n'eſt pas de ce lieu-ci ; nous remettrons à l'examiner dans un autre endroit.

Cette cruelle maladie doit-elle être attribuée à une action particuliere de l'air ? N'eſt-elle que le développement d'un levain, dont l'homme ſeroit infecté à l'inſtant même de ſa conception ?

Il eſt peu de perſonnes, qui ne croient que les hommes apportent, en naiſſant, le Germe

de la petite vérole ; ce ſentiment eſt pourtant ſujet à de grandes difficultés, qui, ſi elles ne nous font pas adopter l'opinion contraire, nous retiennent au moins dans la perpléxité.

Peu d'hommes, peut-être, ſeront touchés auſſi vivement que nous de ces raiſons. La Chimie a trop prévalu, & les idées de ferment, de levain & d'acrimonie occupent trop les eſprits, pour qu'ils puiſſent s'en départir aiſément. Ces levains, ces fermens, ces humeurs ne ſont-ils pas d'ailleurs un moyen de répondre à mille queſtions dont la plûpart ſont faites par des gens, qui, peu ſoucieux d'approfondir les faits pour découvrir la vérité, ſe contentent de ce qui, ſouvent, n'en a pas même les apparences,

La goutte, les écrouelles, le ſcorbut & les maladies vénériennes préſentent une ſuite de faits qui paroiſſent bien favorables à la doctrine des fermens ; il n'a pas fallu moins que les recherches profondes de l'Auteur du *Specimen novi Medicinæ conſpectus* pour éclairer les eſprits ſur la vraie cauſe de ces maladies, bien différente de celle qu'on leur avoit aſſignée juſqu'à lui : s'il ne renverſe pas entierement le ſyſtême des Humoriſtes, il lui fait perdre au moins beaucoup de ſes avantages.

Mais, en admettant pour un moment, me dira-t-on, que ce ſoit moins à une corruption des humeurs, opérée par la préſence d'un virus, qu'à un dérangement des parties organiques, que doi-

vent leur naiſſance ces eſpeces de maladies, en peut-on conclure que la petite vérole n'eſt pas l'effet du développement d'un germe qui naît avec l'embrion même.

Sur quoi appuiera-t-on ces idées de germe? En donnera-t-on pour preuve l'Inoculation? Ceux, qui ont adopté cette opinion, diront-ils, au moyen d'un fil ou d'un véſicatoire imbibé du pus de la petite vérole, on fait entrer dans le tiſſu cellulaire un ferment, qui, reſorbé par les petits vaiſſeaux, circule, met en mouvement & développe le germe qui n'avoit pas encore le degré d'activité néceſſaire pour produire la petite vérole?

Ajouteront-ils que ce qui donne lieu à la petite vérole naturelle eſt un levain qui, ré-

pandu dans l'air sous la forme de miasmes, s'insinue dans le corps, & y développe le germe préexistant de la petite vérole.

Ce sont là les raisons les plus spécieuses dont ils puissent étayer leur opinion; examinées avec soin, on verra qu'elles se réduisent à prouver une forte action de l'air extérieur, ou celle d'une cause à-peu-près semblable sur le tissu de la peau : ils seront obligés de reconnoître l'influence de l'air sans le concours d'aucun levain.

Cette idée, au reste, n'a pas besoin de leur aveu pour acquérir bien de la probabilité. Si l'on suit la marche de la petite vérole, on verra qu'elle prend un caractere assez général, suivant la saison, l'année & les lieux où elle regne : il est des tems où

elle eſt ſans malignité, il en eſt d'autres où tout le contraire arrive, & lorſqu'elle prend un mauvais caractere, il eſt peu de gens qui l'aient de la bonne eſpece.

La conſéquence, qui ſuit naturellement de cette obſervation, eſt que le danger de la petite vérole, dans ces cas-là, ne dépend pas entierement de la diſpoſition des malades; ou bien il faudroit avouer que, dans ces épidémies, ils ont une diſpoſition à peu près la même, ou qui leur ſeroit commune: or, ſi cette ſuppoſition ne peut pas raiſonnablement ſe faire, on doit beaucoup accorder à l'influence de l'air.

Diſons plus, s'il n'étoit queſtion que du développement d'un germe pour avoir la petite vé-

role, il eſt impoſſible d'imaginer comment il arrive qu'il ſe faſſe dans un ſi grand nombre de perſonnes, d'âge, de mœurs & de tempéramens ſi différens; & ce qui doit paroître plus extraordinaire, c'eſt qu'il ſe fait à peu près au même degré, au point que tous, ou preſque tous ont une petite vérole confluente ou diſcrete.

Quand bien même l'on n'admettroit l'influence de l'air, que comme ſervant au développement d'un germe, il n'en ſeroit pas moins vrai qu'il devroit ſe trouver des différences graduées dans l'état des malades, ſelon la quantité & le degré d'activité du virus dans chacun d'eux, ou bien il faudroit réduire à zéro l'action du levain intérieur.

Si l'on vouloit s'en tenir à

l'idée du développement d'un germe, n'auroit-on pas le même motif de croire que quelques maladies exanthematiques, telles que la rougeole & la fievre ſcarlatine, ſeroient le produit d'un germe qui ſeroit peu différent de celui de la petite vérole.

On voit, en ſuivant la marche de toutes ces maladies, qu'elle eſt à peu près la même, en admettant toutefois les différences qui naiſſent de l'eſpece d'éruption.

Elles ſont toutes épidémiques; elles ſont plus ou moins dangéreuſes; elles prennent un caractere général: il y a des tems où chaque eſpece domine, régne ſeule en quelque ſorte, à l'excluſion des autres. D'où dépendroit ce droit excluſif attribué à chacune d'elles?

Dira-t-on qu'il voltige dans l'air des miasmes propres à produire l'espece régnante ? Ce n'est pas tout, il faudroit encore supposer, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il roule avec le sang un levain de la même nature, qui n'attendroit, pour se développer, que l'action ou le concours de ces miasmes répandus dans l'atmosphere. Il faudroit autant soutenir qu'il réside en nous un levain de chaque maladie.

Hypocrate n'a reconnu qu'une seule cause pour toutes les maladies : il a remarqué qu'elles avoient toutes la même marche. On ne peut faire un meilleur usage de cette judicieuse remarque du Prince de la Médecine, que de l'appliquer aux especes dont il est question ; elles ne sont au fonds qu'une fievre ac-

compagnée de divers ſymptômes qui les diſtinguent entr'elles, & fixent chaque eſpece; mais la diverſité des ſymptômes n'eſt pas telle, qu'on ne puiſſe les conſidérer comme les eſpeces d'un même genre, dont la claſſe comprendroit toutes les maladies, qui ſe manifeſtent principalement à la peau. On ne trouve dans leur hiſtoire que des différences graduées, ou pour mieux dire, des nuances qu'il eſt quelquefois difficile d'appercevoir.

N'eſt-il pas facile de confondre, dans les premiers tems, une petite vérole diſcrete avec une rougeole boutonnée? Sydenham obſerve qu'il eſt quelquefois aſſez difficile de diſtinguer à la vûe une rougeole d'une petite vérole confluente.

Voilà le caractere commun; voilà les reſſemblances qu'on eſt forcé d'avouer. Elles en ont d'autres encore, qui ſont fondées ſur les ſymptômes qui précedent leur éruption, les accompagnent juſqu'à leur fin, & leur ſuccedent.

Par rapport à ce qu'elles ont de commun avec l'univerſalité des maladies, le détail des faits, dans lequel nous entrerons, nous en inſtruira. Nous nous bornons à dire pour le préſent qu'elles ont, comme toutes les autres eſpeces de maladies, des tems d'irritation, de coction & d'excrétion.

Nous obſerverons, à cette occaſion, que c'eſt envain qu'on s'éleve contre la doctrine des criſes: il eſt des tems pour agir, il en eſt d'autres où il faut reſter

oiſif. Ces tems ſont marqués.

Ces vérités, qui peuvent être apperçues de quiconque voudra obſerver avec patience la marche de la nature ; ces vérités, dis-je, conduiroient infailliblement à ſe former un plan de traitement moins actif à la vérité, mais plus ſûr.

Hipocrate avoit un vrai génie, dont il ſut faire un uſage heureux : il s'apperçut qu'il devoit l'aſſujettir à l'obſervation, & ſe laiſſer guider par elle : c'eſt à cet eſprit d'obſervation que nous devons les précieux ouvrages qu'il nous a laiſſés ; ils feront & doivent faire la régle des Médecins. Eh ! comment pourroit-on ne pas conſacrer les ouvrages d'un homme qui n'a été que l'Interprête de la nature.

Toutes nos idées ſur les cauſes

des maladies doivent partir de faits. Bien remplis de cette vérité, nous avons tourné nos vûes du côté de l'obſervation, dans le cours des maladies dont le traitement nous a été confié; nous avons toujours tâché d'éviter qu'il nous échapât aucun des accidens qui pouvoient nous fournir des lumieres pour leur hiſtoire.

C'eſt de cette maniere que nous nous ſommes conduits pour celle de la petite vérole. Nous n'avons tiré de la plûpart des Auteurs que ce qui regarde la peinture de cette maladie. Les Ouvrages de Sydenham ſont la ſource où nous avons le plus puiſé. D'autres maladies, qui paroiſſent n'avoir avec elle qu'un rapport très-indirect, n'ont pas peu contribué à nous éclairer, par la conſidération des phé-

nomenes qu'elles nous ont offerts.

CHAPITRE II.

Où l'on démontre une correſpondance générale entre toutes les parties.

AVANT de parler des cauſes de la petite vérole, il eſt bon d'obſerver que tout ſe tient, tout eſt lié, tout ſe correſpond dans la machine. Selon Wanhelmont chaque partie eſt un organe qui travaille elle-même la matiere de ſa nutrition; elle eſt un corps vivant, qui ſert à en former un autre d'une plus grande étendue : ſelon le même Auteur elle a ſon tems d'action, de repos, enfin elle meurt.

Nous croyons, avec l'Auteur des recherches sur les glandes, que chaque organe a son département, c'est-à-dire, qu'il se trouve, dans une extension plus ou moins grande, des parties qui se ressentent de son action, se mettent en mouvement avec lui pour concourir à ses opérations ; & s'il arrive quelque mouvement extraordinaire, quelque dérangement dans cet organe, les mêmes parties l'éprouvent aussitôt.

De ce que le principal organe a besoin de la coopération de toutes les parties qui lui sont subordonnées, pour que ses fonctions se rempliſſent avec exactitude & succès, il est aisé d'en conclure que, si par une cause quelconque il se fait un vice de ressort dans ces parties, qu'il

ſurvienne de la gêne & une irrégularité dans leurs mouvemens, l'organe doit languir & entrer dans une ſorte de ſouffrance à ſon tour. Il arrive toujours, ou preſque toujours, que l'état malade de ces parties ſubalternes, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ne s'annonce que par le dérangement des principaux organes.

Souvent, faute de conſidérer l'économie animale ſous ce point de vûe, on redoute des méthodes de traitement, pour certaines maladies qui auroient les plus grands ſuccès.

On peut trouver un exemple de tous ces faits dans l'hiſtoire de l'eſtomac : il eſt de tous les organes celui dont le département a le plus d'étendue ; toutes les parties ſympatiſent avec lui ;

elles paroiſſent toujours occupées de ſes deſirs, de ſes paſſions, de ſes beſoins & de ſon action; & le ſeul tems de ſon repos eſt celui de leur liberté.

Une affection de ce viſcere, telle qu'une diſpoſition inflammatoire, ou une vive irritation, amene néceſſairement le froid, non-ſeulement des extrêmités, mais même de toute l'habitude du corps; il naît des convulſions; l'artere eſt exceſſivement tendue. Ne ſont-ce pas là autant de témoignages d'une forte action de tout le ſyſtême nerveux.

Les jambes chancelantes, un tiraillement de poitrine, la tête étonnée, l'inaptitude au travail, un crachotement extraordinaire, une voix bégayante; cet état n'accompagne-t-il pas le ſentiment de la faim, ou n'ex-

prime-t-il pas le beſoin de l'eſtomac ?

Tous les membres ſont ſaiſis d'horreur à la vûe d'un mets qui lui répugne ; n'eſt-ce pas là une preuve évidente que tout, juſqu'à ſes fantaiſies, devient un objet d'attention pour toutes ces parties.

Enfin, le tems de la digeſtion, qui eſt celui de ſon action, eſt marqué par une propenſion au ſomeil, par une lenteur dans les opérations de l'eſprit, mais qui n'eſt plus l'effet de la foibleſſe ; par une peſanteur de corps, mais qui n'a plus pour principe un commencement d'épuiſement ; par un léger friſſon qui annonce que tout le travail eſt dans l'organe intérieur.

A meſure que ce travail avance vers ſon complement, à me-

ſure les forces, qui s'étoient trouvées concentrées dans l'eſtomac, ſont renvoyées, & ſe réfléchiſſent vers les autres parties, en proportion de leur diſtance & du beſoin qu'elles ont de l'ouvrage de la digeſtion.

L'on n'ignore certainement pas quelle influence peut avoir ſur la ſanté du corps l'état bon ou mauvais de l'eſtomac : beaucoup de gens même ſont perſuadés que lui ſeul doit fixer l'attention dans le traitement du plus grand nombre des maladies ; de-là ces élixirs ſans nombre, & ces formules de remedes échauffans & irritans, dont ſont pleins les diſpenſaires.

Qu'on ne s'y méprenne pourtant pas ; l'eſtomac éprouve ſouventdes langueurs, qui tiennent à d'autres cauſes que celles du

relachement & de l'atonie de ſes fibres ; mal à propos on les impute à des amas de glaires que l'on ſuppoſe tapiſſer ſes parois. Les remedes, que l'on a coutume d'employer d'après ces vues, ne font qu'aigrir le mal, loin de le calmer & de le détruire.

L'on pourra bien croire que l'eſtomac, comme organe eſſentiel & néceſſaire à la vie, peut intéreſſer toutes les parties en ſa faveur, & exciter leur action : mais l'on imaginera difficilement qu'une partie qui tient à peine au corps, & qui ne contribue que pour peu de choſe, pour ne pas dire en rien, au ſoutien de la vie, puiſſe donner lieu à de ſi grands mouvemens.

Il eſt pourtant vrai qu'un ſimple mal d'avanture au doigt, cauſe les accidens les plus gra-

ves : la fievre, la perte d'appétit, les convulsions qui lui survinnent, sont bien l'effet d'un effort général de la nature pour en obtenir la guérison.

Quand la nature, pour achever une supuration, qui se prépare depuis quelque-tems, fait ses derniers efforts ; quand elle travaille à donner une issue au pus de l'abcès, la fievre & le frisson, qui accompagnent toujours, ou presque toujours, sa formation, redoublent & acquérent une force extraordinaire.

Sans vouloir pénétrer le ministere incompréhensible de la génération, nous nous contenterons de jetter les yeux sur ce qui se passe dans l'acte même. C'est un spasme universel : il n'est point de Partie qui n'agisse pour participer & rendre plus parfait

un Ouvrage digne de toute notre admiration.

Il eſt peu de perſonnes, qui n'aient eu occaſion d'obſerver ſur elles-mêmes, ce qui ſe paſſe dans un coryſa ou rhume de cerveau. Le ſiege de cette maladie eſt la membrane qui tapiſſe toute l'arriere-bouche. Il eſt pour l'ordinaire annoncé par un embarras de toute la tête, accompagné d'une grande ſenſibilité des parties extérieures; de legers friſſons ſe font ſentir par toute l'habitude du corps. On éprouve des laſſitudes dans les bras & les jambes; il s'y fixe quelquefois une douleur, que l'on compare à celle que l'on reſſentiroit à la ſuite d'os briſés. Bientôt après tout le mal ſe cantonne dans le devant de la tête: alors il ſurvient un enchifrenement, le viſage,

sage, les yeux, le nez, toutes ces parties environnantes deviennent rouges & un peu gonflées. Il sort ensuite par les narines & les crachats une matiere de différentes couleurs, verte, jaune & blanchâtre, que l'on prendroit volontiers pour du pus.

C'est bien-là la marche reguliere d'une maladie qui parcourt ses trois tems, celui d'irritation, celui de coction & celui d'excrétion ; c'est bien-là l'image d'une crise.

Le tems de l'irritation est celui où se font sentir les frissons, la lassitude & l'extrême sensibilité des parties extérieures de la tête. Il semble que la nature toute occupée d'entretenir entre les différentes parties du corps l'harmonie qui constitue l'état de

ſanté, ſoit effarouchée des premieres attaques du mal, elle ſe propoſe, & met tout en uſage pour le détruire. Elle a beſoin du ſecours de toutes les autres parties; ſa premiere impreſſion eſt vive, auſſi ſont-elles d'abord vivement affectées: enfin, toutes ſes forces diſperſées ſe réuniſſent, ſe concentrent dans la partie où réſide l'embarras. Cette partie, qui réunit en elle les forces de preſque toutes les autres, s'agite, entre dans une ſorte d'erection, ſe bouffe. Par cette action non interrompue, la matiere qui forme l'embarras ſe travaille; c'eſt là le tems de la coction. Enfin, cette matiere ainſi travaillée s'évacue par le nez & les crachats; c'eſt celui de l'excretion: la nature rentre dans ſa liberté & ſe diſpoſe à jouir du repos.

L'Auteur de la thèſe des Eaux d'Aquitaine penſe, que l'arriere-bouche eſt un des aboutiſſans du tiſſu cellulaire, qui ſert d'enveloppe & lie toutes les parties du corps. C'eſt ſans doute la raiſon, pour laquelle cette maladie, ſi legere en apparence, eſt accompagnée d'accidens qui ſe déclarent dans des parties auſſi éloignées que le ſont les extrémités.

Ce que nous avons dit eſt donc vrai, que tout ſe tient, tout eſt lié, tout ſe correſpond dans la machine : il eſt vrai auſſi que chaque partie eſt un corps vivant, eſt un organe, qu'elle eſt ſuſceptible d'action ; que cette action s'étend au tiſſu cellulaire ; que le mouvement oſcillatoire lui eſt commun avec les fibres des autres organes : or ce

mouvement oſcillatoire des fibres du tiſſu cellulaire ſe dirige vers différentes parties ; c'eſt à cette direction de mouvement que nous donnons le nom de courant d'oſcillations.

Nous donnerons encore un exemple de ce rapport général qu'ont les parties entr'elles.

Un homme avoit un embarras d'entrailles. Cet embarras les avoit rendues d'une ſenſibilité extrême, au point que la cauſe la plus legere étoit capable de les irriter. Il éprouvoit quelquefois pluſieurs grippes dans le même jour: voici comme elles s'annonçoient ; un battement extraordinaire ſe faiſoit ſentir dans l'épigaſtre ; ce battement étoit parfois précédé d'une legere douleur dans l'hypocondre droit, il étoit bientôt ſuivi de ſiffle-

mens & de bourdonnemens dans les oreilles : ce mal, quand l'accès n'étoit pas fort, ces bourdonnemens n'avoient lieu que dans l'oreille droite; dans les plus forts les deux oreilles ſiffloient également : à tous ces accidens ſe joignoit auſſi un engourdiſſement de tout le corps, & ſurtout des extrémités, cette ſcene ſe terminoit toujours par une ſueur.

Pendant l'accès, le malade ſentoit lui-même ſe gonfler conſidérablement une glande, qui lui étoit ſurvenue dans l'aine; ce gonflement ceſſoit avec l'accès.

Il eſt bon de remarquer, que la glande & les autres accidens ſont diminués dans la même proportion que l'embarras des entrailles : maintenant que le fonds de la ſanté du malade ſe

rétablit, les grippes ſont moins fréquentes, fort legeres ; la glande eſt diminuée de moitié.

Cette obſervation, en même tems qu'elle prouve la correſpondance qui exiſte entre toutes les parties, peut donner lieu à des recherches très-utiles ſur la cauſe des vapeurs, & ſur la maniere dont ſe forment les obſtructions, ſur ce qu'elles ſont en effet.

Le gonflement de la glande étoit une ſuite de ſa vive action ; elle s'érigeoit, & ce mouvement d'erection étoit tel, que ſouvent elle devenoit ſenſible & douloureuſe.

Ce fait peut bien encore être donné pour preuve de l'idée de Wanhelmont, que tout organe eſt actif, qu'il a ſon tems d'action & de repos : au reſte, cette idée

adoptée par l'Auteur des recherches sur les glandes, a été bien développée & invinciblement prouvée par les expériences sans nombre, qu'il a faites sur leur action.

CHAPITRE III.

On l'on prouve une correspondance mutuelle & directe entre deux organes.

IL y a des parties dont la correspondance mutuelle & directe est généralement avouée & reconnue : telle est celle de la matrice & des mammelles. Tout le monde sait que chez quelques femmes les mammelles se gonflent, se durcissent, & deviennent même sensibles

aux approches de leurs regles. L'on ſait auſſi que dans les femmes, qui n'allaitent pas leurs enfans, le lait travaillé & formé dans les mammelles, s'évacue par la matrice ſous la forme de lochies. Pour expliquer cette correſpondance, l'on a recours à la communication de quelques vaiſſeaux ſanguins qui vont de la matrice aux mammelles.

Nous n'entreprendrons pas d'examiner ſi ce ſont là les loix, ſelon leſquelles s'eſt établie cette correſpandonce : nous nous contenterons d'expoſer ce que nous avons obſervé.

Nous avons ſuivi quelques femmes en couches. Une entr'autres nous a fourni l'occaſion d'obſerver ce qui ſuit ; deux jours après ſon accouchement, le lait commença à couler en

abondance mêlé avec le reſte des vuidanges. Cet écoulement fut d'abord accompagné d'une douleur de la matrice, qui ſembloit ſe gonfler & s'agitter : cette douleur & ce gonflement, qui avoient été aſſez conſidérables, diminuerent avec l'écoulement. Bientôt après, les mammelles, qui juſques-là paroiſſoient avoir été tranquilles, ſe durcirent, ſe gonflerent & devinrent exceſſivement douloureuſes : cet état des mammelles dura peu de tems, il fut remplacé par les mêmes mouvemens, & la même douleur, qui s'étoient fait ſentir d'abord à la matrice. Un écoulement laiteux plus abondant qu'il n'avoit été calma l'un & l'autre ; elle ne reſſentoit plus que la douleur des reins, compagne ordinaire du

travail de la matrice ; ce calme dura quelques jours : tout-à-coup reparurent la tenſion & le gonflement des mammelles, auxquels ſuccéderent le mouvement & la douleur de matrice.

Ce fut pour la Malade, juſqu'au vingtiéme jour, une alternative de calme & de douleur, ſubſiſtante tantôt dans la matrice, tantôt dans les mammelles.

Cet état, qui n'étoit pas ordinaire, allarma la Malade. Nous ſoupçonnâmes bien quelque dérangement dans les entrailles; nous ne fûmes pourtant pas effrayés, & nous la raſſurâmes. Si ces mouvemens & cette douleur, en quittant les mammelles, euſſent été ſe cantonner dans quelque autre organe, nous aurions pu craindre quelque événement malheureux;

mais les choſes étoient dans l'ordre, *ſecundum rationem.*

C'étoit deux organes liés par des correſpondances intimes, qui agiſſoient chacun à leur tour. Ce qui faiſoit que l'un ceſſoit ſon action, loſque l'autre entroit en travail, c'eſt que dans l'un comme dans l'autre il étoit forcé, il ne pouvoit donc ſe partager entre les deux également : cet effort de travail faiſoit toute la ſenſibilité de l'un & de l'autre.

Dans les grands mouvemens nous employâmes, pour empêcher le trouble, les calmans avec ſuccès : nous nous déterminâmes à la fin à purger la malade ; la ſeconde purgation lui procura l'évacuation d'une matiere bien liée & des plus abondantes. Cette hiſtoire peut faire

croire que ces correſpondances ſi intimes dépendent de l'action même des entrailles.

Nous avons un ſecond exemple de ces correſpondances intimes entre deux organes, dans celle établie entre la poitrine & les parties de la génération, dans l'homme; il eſt plus difficile de l'obſerver, parceque l'occaſion en eſt plus rare. Elle n'avoit pourtant pas échappé à Hyppocrate; car dans un endroit de ſes Ouvrages, où il parle du danger des maladies qui quittent une partie pour aller ſe placer dans une autre, il dit que les maladies qui reparoiſſent dans des parties correſpondantes à celles qu'elles occupoient d'abord, ne ſont point dangereuſes. A cette occaſion il donne l'exemple d'une maladie, qui, après avoir occupé

la poitrine, va ſe porter aux parties de la génération.

Nous fûmes conſultés, un jour, par un homme ſujet aux varices hémorrhoidales; elles avoient diſparu depuis quelque tems, il lui étoit ſurvenu une colique, qui devint alternative avec une violente douleur de tête, dans la partie du front qui ſurmonte les ſourcils; enſorte qu'auſſitôt que la colique ceſſoit, la douleur de tête ſe faiſoit ſentir, & *vice verſa*.

Un homme âgé de trente-cinq ans, gros & replet, a de fréquens ſaignemens de nez & des peſanteurs de tête; quelquefois il lui ſurvient des varices hemorrhoïdales, qui, lorſqu'elles ſont bien pleines, forment un très-gros paquet; pour lors ſes peſanteurs diſparoiſſent & il n'eſt plus incommodé par les ſaignemens

de nez : les varices ne ſont pas plutôt flétries, qu'il ſe trouve de nouveau expoſé aux mêmes accidens.

Un homme de grande ſtature, ayant peu d'embonpoint, né hémorrhoïdaire, n'a que des varices : tant qu'elles ſont remplies, il n'éprouve aucune incommodité : diſparoiſſent-elles, auſſitôt il eſſuie mille tracaſſeries dans le bas ventre; telles ſont les grippes du Colon, des Flatuoſités, des Coliques ſourdes, vagues cependant. Quand l'embarras des entrailles eſt porté à un certain degré, ces mêmes tracaſſeries augmentent, ſon appétit diminue, il a des laſſitudes, ſa tête & tout ſon corps s'appeſantiſſent: enfin, il ſe déclare un enchiffrenement, qui ne finit que quand il a mouché

& crachébeaucoupd'unematiere puriforme. Cet état ſe renouvelle aſſez ſouvent, & l'excrétion des matieres dure quelquefois fort long-tems ; il eſt quelquſois obligé de ſe purger pour en diminuer la fréquence.

De ces trois obſervations, il réſulte la preuve bien évidente d'une correſpondance intime entre l'arriere-bouche & les parties qui ſont le ſiége des vaiſſeaux hémorrhoïdaux. Celle-ci peut avoir pour une de ſes cauſes la communication des vaiſſeaux de l'une & l'autre partie, qui ſe fait par l'intermede des veines vertébrales : (cette remarque eſt due à l'Autheur des recherches ſur le Pouls.)

L'engorgement des vaiſſeaux de ces deux parties ainſi correſpondantes, joue un plus grand

rôle, qu'on ne l'imagine, dans l'hiſtoire des maladies. Il y a des fiévres réputées cérébrales, qui ne proviennent que de l'engorgement des vaiſſeaux de l'arriere-bouche : en ſuivant la marche de ces ſortes de fievres, l'on voit que cet engorgement n'eſt que ſecondaire, qu'il dépend le plus ſouvent d'un embarras qui réſide dans les entrailles. Les obſervations de pratique ne nous apprennent-elles pas que dans ces ſortes de fiévres, les criſes, qui ſe font par les ſaignemens de nez, ſont aſſez ſouvent infidelles ? elles font bien ceſſer les accidens les plus graves, mais elles n'operent pas une guériſon parfaite; celles au contraire, qui ſe font, ſoit par les ſelles, ſoit par les hémorrhoïdes, ſoit par le vomiſſement même, touchent

bien plus ſûrement au but.

Que la nature eſt ſage & meſurée dans ſes vues! il ſemble qu'elle ait tout prévû: ces correſpondances, qu'elle a ainſi établies, ſont autant de reſſources qu'elle s'eſt ménagées ; s'il ſurvient un engorgement dans quelque partie du corps, les forces qu'elle a reparties à chacune d'elles, étant inſuffiſantes pour le détruire, elle y fait concourir toutes les autres : celle, qui correſpond principalement à l'endroit affecté, redouble d'efforts pour rétablir un équilibre, dont le défaut entraîneroit ſa ruine, & après la ſienne, celle de toutes les autres ſucceſſivement.

Lors de ces mouvemens extraordinaires, que fait la nature, pour détruire l'embarras qui la trouble, il ſe fait, entre les par-

ties correſpondantes, un contrebalancement d'action, qui détermine toujours une évacuation par l'endroit où elle ſe fixe principalement.

Ce contrebalancement, ce commerce, cette réciprocité d'action entre deux parties qui ſe correſpondent mutuellement, conſiſtent dans le mouvement oſcillatoire, dans un courant d'oſcillations dirigé & renvoyé de l'une à l'autre; mais il peut arriver qu'un leger embarras trouble l'ordre & l'économie de ces mouvemens. Une ſimple preſſion peut faire que les oſcillations ſe faſſent avec moins d'aiſance, moins de liberté, qu'elles ſoient moins étendues dans l'une des deux parties. Cet état devient un état de gêne, qui permet bien l'abord de ces oſcilla-

lations, mais en empêche le renvoi & y forme un obſtacle. La nature qui veille ſans ceſſe, avertie du deſordre, cherche à le faire ceſſer ; pour parvenir à ſon but elle y concentre toutes, ou une partie de ſes forces.

Ce travail de la nature n'eſt pas toujours ſuivi d'un heureux ſuccès : on comprend aiſément que ſes effets doivent varier ſelon l'embarras & la gêne ; quand il eſt peu conſidérable, un travail à peine ſenſible ſuffit pour l'enlever, l'ordre ſe rétablit ſans que rien paroiſſe l'annoncer.

Porté à un plus haut dégré, les efforts ſont plus grands. On juge que l'organe ſouffrant n'eſt remis dans ſon premier état, que lorſque quelque évacuation ſenſible en a annoncé la révolution ; quelquefois l'excrétio

ſe fait par la partie même ſous la forme de pus.

Cette terminaiſon eſt aſſez ſouvent heureuſe, & peut être plus commune qu'on ne l'imagine. Ce point de carnification, qui ſe rencontre toujours dans les parties qui ont ſouffert une vraie inflammation, a bien l'air d'une legere cicatrice, ſuite ordinaire de la ſupuration.

Enfin, quand la gêne eſt extrême, tout eſt trouble & confuſion: la nature eſt déconcertée, ſes efforts ſont inſuffiſans; la partie affectée perd toute ſon action, elle meurt.

CHAPITRE. IV.

Où l'on établit que le Ventre a une corrſpondance d'action avec toutes les parties du Corps.

QU'ON n'imagine pourtant pas, que s'il s'établit un vice de reſſort dans une partie, & qu'à cette occaſion il y ſurvienne un dérangement marqué par un gonflement ou des exanthemes, qu'on n'imagine pas, dis-je, que l'embarras ou la principale cauſe du mal réſide dans cette partie-là même.

Nous avons vu des tumeurs s'applatir, & perdre de leur ſenſibilité par l'uſage des purgatifs. Une ſeule purgation a fait diſparoître des dartres vives : ne

ſurvient-il pas à certaines perſonnes des ganglions, qui n'indiquent que la néceſſité de pourvoir à l'état des entrailles ? On en a vu céder à l'action d'un, ou tout au plus de deux purgatifs.

Un ſeul fait (nous l'avons déja rapporté, c'eſt celui de la glande) peut répandre un grand jour ſur cette queſtion : elle ne ſurvint qu'à l'occaſion d'un embarras qui s'étoit déja manifeſté dans les entrailles ; quand leur criſpation étoit portée à un degré de force conſidérable, elle ſe gonfloit au point que l'augmentation de ſon volume étoit apperçue par le malade même ; ſon érection étoit ſi forte qu'elle devenoit douloureuſe. Si l'on ſe rappelle l'obſervation, & que l'on ſuive la chaine des faits, on

ne doutera pas un ſeul inſtant que l'état de la glande ne dépendît du vice des entrailles.

Quand il eſt queſtion d'établir des vérités, il ne faut pas négliger les preuves, & aux Médecins il faut des faits. Nous allons donc rapporter une ou pluſieurs obſervations qui viennent à l'appui de ce que nous venons de dire.

Un homme, qui jouiſſoit d'une ſanté chancellante, étant ſorti pour affaire, par un tems froid & humide, éprouva un friſſon aſſez général; la tête s'embarraſſa, & une petite fievre ſurvint: cette maladie n'étoit, ſelon toutes les apparences, qu'une fievre catharale; elle fut jugée telle; on conſeilla le lit, & on fonda des eſpérances de ſoulagement ſur une abondante tranſpiration: le ma-

lade ſua, & fut en effet un peu ſoulagé; mais l'enchiffrenement accompagné du mal de tête, ſubſiſta; il s'y joignit une perte d'apétit & des envies de vomir. Comme le malade étoit fort ſujet aux indigeſtions, il ſoupçonna que ſon état en pouvoit bien provenir; il s'impoſa lui-même la néceſſité de boire abondamment; il prit de la Thériaque qu'il vomit, il avoit recours à force lavemens, on décida qu'il ſeroit purgé; la médecine, qui fut preſcrite, procura peu de ſelles, donna des tranchées, & fit naître une éréſipelle qui ſe cantonna ſur le bras droit, aux environs d'un cauterre qui y étoit ouvert.

Pour faire ceſſer cet état, dont le malade fut fort allarmé, on n'épargna ni la boiſſon, ni les lavemens;

lavemens; le feu de l'éréſipelle s'amortit. Quand on crut avoir ſuffiſamment lavé, on en revint à la purgation, qui produiſit le même effet que la premiere fois enfin le même accident ayant reparu après une troiſieme purgation, qui n'entraînoit que des ſéroſités, on renonça à l'uſage des purgatifs; on ſe reſtreignit à celui des lavemens & de la ptiſane preſcrite.

Pendant ce tems-là la maladie alloit ſon train, la coction étant achevée, la nature fit elle-même ce que l'art n'avoit pu faire. Le malade eut, après un accès de fievre aſſez violent, une diarrhée bilieuſe qui après avoir duré quelque tems, finit par le rétabliſſement de ſa ſanté.

Il eſt clair que ſi on ſe fût

moins preſſé pour employer les purgatifs, on auroit épargné au malade les inquiétudes que lui cauſa l'apparition de l'éréſipelle, & qu'en ne les employant qu'au tems que la nature avoit marqué propre à l'excrétion, il n'en auroit point été incommodé.

On peut inférer ce nous ſemble de cette obſervation, que l'état dans lequel ſe trouvent les entrailles, peut occaſionner des accidens dans différentes parties du corps: les purgatifs avoient irrité les entrailles faciles à ſe gripper, elles y avoient déterminé un ſpaſme dont provint à trois repriſes différentes, l'éréſipelle dont il eſt queſtion. A ces obſervations nous en ajouterons d'autres qui rentrent toujours dans nos vûes.

Une jeune femme reſſentit au

genou une douleur vive, qui fut ſuivie d'un gonflement inflammatoire. On employa ſans fruit toutes ſortes de moyens pour obtenir la réſolution de cette tumeur vraiment goutteuſe. Allarmée de l'avenir malheureux que lui faiſoient enviſager pluſieurs perſonnes, en lui annonçant que le ſeul remede à ſon mal ſeroit l'amputation de ſa cuiſſe; réduite au déſeſpoir par cette prédiction, elle ſe détermina d'elle-même à prendre l'émétique à grande doſe; elle vomit une prodigieuſe quantité de matieres glaireuſes & bilieuſes: cette évacuation lui rendit l'uſage de ſon genou, & y rétablit la liberté du mouvement. depuis ce tems elle n'y a pas reſſenti la plus légere douleur.

Cette obſervation, jointe à

beaucoup d'autres, pourroit fournir des lumieres ſur l'hiſtoire de la goutte, que l'on prétend auſſi être le fruit d'un levain qui infecte la maſſe des humeurs ; car pour le répéter, tout eſt virus, ſelon l'opinion commune, il y en a au moins quatre bien avérés, le ſcorbutique, le vénérien, le cancéreux & l'écrouelleux. Pour ne pas trop effrayer on ſe contente de qualifier du nom d'humeurs tout ce qui cauſe les dartres, la goutte, la mélancolie, la galle, &c.

On s'affectionne aſſez volontiers pour l'un de ces virus on eſſaie de lui faire jouer un rôle dans preſque toutes les maladies, parceque comme le caméléon, il ſait ſe préſenter ſous toutes ſortes de couleurs. Le virus ſcor-

butique tient le premier rang aujourd'hui, pour le céder enſuite à un autre, dont quelque Médecin aura réſolu la fortune.

Nous avouons que ſi, pour ne pas avoir l'air de gens extraordinaires, nous nous trouvions forcés de prendre parti pour quelqu'un, nous accorderions la préférence au prétendu levain de la goutte, attendu qu'elle nous conduit à un choix de traitement bien plus utile pour toutes ſortes de maladies. Cette matiere mériteroit bien une bonne diſſertation mais nous avons à traiter de la petite vérole; nous n'en parlerons cependant, qu'après avoir encore éclairci quelques faits utiles à ſon hiſtoire, & ajouté quelques obſervations.

Un homme âgé de trente-quatre ans fut attaqué d'une

ophtalmie qui reſiſta à tous les remedes. Quoique par le ſeul uſage des veſſicatoires la grande ardeur & les élancemens ſe fuſſent un peu amortis, l'œil & les parties environnantes n'en reſterent pas moins gonflées, & d'un rouge très foncé. Au reſte, ſi le mal parut donner un peu de relache dans cette partie, ce ne fût que pour aller ſe cantonner dans pluſieurs autres à la fois.

Preſque toutes les articulations, juſqu'à celles des côtes avec le ſternum, devinrent douloureuſes, la plus affligée fut celle du calcaneum avec le tibia; elle devint rouge, tendue, exceſſivement tuméfiée & douloureuſe: l'opiniâtreté de ce gonflement faiſoit craindre pour la perte du mouvement; on ſoupçonna tous les virus. En conſé-

quence on employa leurs ſpécifiques, aucun d'eux ne remporta la palme. La guériſon de ce premier accident fut opérée par les eaux de Luxeuil, employées en bains, douches, boiſſon & lavemens, elles lui firent rendre des glaires abondamment.

Tous ſes viſceres (ce ſont ſes propres expreſſions) avoient interrompu leurs fonctions, ſes entrailles étoient empâtées; ces eaux en rétabliſſant le jeu des organes, les avoient mis en état de ſe débarraſſer de cet amas d'humeurs qui déconcertoient leurs mouvemens.

Un homme du même âge à peu près que le précédent, avoit eſſuyé pluſieurs ophtalmies pour leſquelles il avoit eu recours à différens Oculiſtes: ceux-ci plus aſſurés en leurs collires qu'en

toutautreremede, l'avoientlaiſſé ſouffrir pendant fort longtems. Ayant été appellés pour le gouverner dans une derniere attaque qu'il a eûe, nous prîmes une route toute oppoſée à celle des Oculiſtes qui nous avoient précédés: nous tournâmes nos vûes du côté des entrailles, nous purgeames fortement. La premiere purgation fit ceſſer les élancemens qu'il avoit dans le globe de l'œil, la deuxieme, qui ne fut donnée qu'à deux jours de diſtance de la premiere, fit diſparoître la rougeur, & acheva la guériſon.

Nous avions choiſi pour notre guide dans ce traitement, Hypocrate, qui a obſervé que les perſonnes attaquées d'ophtalmies ſe trouvoient guéries, s'il leur ſurvenoit une diarrhée.

Sera-t-il néceſſaire de rapporter de nouvelles obſervations pour démontrer combien l'état des entrailles a d'influence ſur les autres parties du corps? Il en eſt peu dont nous n'ayons fait voir la correſpondance avec elles; il eſt vrai que nous n'avons pas encore fait mention de celles qu'elles peuvent avoir avec la poitrine & la gorge. Ces matieres ont été tellement débattues de nos jours, que nous pourrions nous en croire diſpenſés; cependant, comme les objets les plus proches ſont les plus frappans, il convient d'en mettre quelques exemples ſous les yeux.

Une femme âgée de cinquante ans fut attaquée d'une fievre qui commença par un friſſon, qui fut bien-tôt ſuivi de chaleur. La tête & la poitrine ſe

trouverent prises dans le même tems : elle toussoit, elle avoit difficulté de respirer, & crachoit du sang, elle avoit des redoublemens marqués par une vive chaleur, un étouffement, le mal de tête plus considérable, & la sécheresse de la langue ; elle fut saignée une fois, elle prit l'émétique qui la fit vomir abondamment : tous ces accidens durerent jusqu'au quatorzieme jour qu'il survint une moiteur dont l'effet fut la suppression du crachement de sang ; la toux néanmoins subsista avec la fievre, quoique moins forte : le quinzieme jour elle rendit quelques selles qui arrêterent la fievre & la toux. Nous fumes obligés de répeter les purgations, en peu de jours sa santé fut entierement rétablie sans qu'il fût survenu aucune expectoration.

Une femme étoit ſujette à des étouffemens, elle mourut dans une forte oppreſſion; elle fut ouverte, & l'on trouva la matrice toute cartilagineuſe; la veſicule du fiel contenoit une pierre qui rempliſſoit exactement toute ſa cavité.

Un jeune homme âgé de quinze à ſeize ans eut un dévoiement bilieux qui ſe ſupprima, la ſuite de la ſuppreſſion fut une inflammation des amigdales & des parties environnantes: cet état fut accompagné de fievre, mal de tête, difficulté d'avaler & de reſpirer. Il fut d'abord ſaigné trois frois du bras. Ayant été appellés après la troiſieme ſaignée, nous conſeillames l'émétique. Un ancien Médecin qui fut conſulté dans le même tems, fut d'avis de continuer les

ſaignées, tant du bras que du pied, il rejetta notre avis : après la cinquieme ſaignée, tous les accidens de la gorge diſparurent, & le malade eut un délire, qui dura, juſques à ce que le gonflement des amigdales eut reparu, il fut terminé par une légere ſuppuration ; le dévoiment ſe rétablit ; le malade fut purgé & guérit.

Un homme âgé de vingt-ſept ans, pendant un hyver aſſez rigoureux, fut attaqué d'une fiévre accompagnée d'une douleur de tête, fixée vers les ſinus frontaux : elle lui rendoit la tête péſante, il étoit dans une ſorte d'accablement, il éprouvoit des friſſons fort irréguliers, le mal fut porté au point, qu'il fut obligé de garder le lit. Cette maladie fut regardée comme un ca-

charre, & attribuée au froid exceſſif, qui régnoit alors : l'on eſſaya de le faire ſuer, l'on y réuſſit, & il fut ſoulagé. Le fonds de la maladie ſubſiſtant toujours, fit naître le ſoupçon, que le vice des entrailles pouvoit bien y avoir contribué. Ce ſoupçon étoit d'autant mieux fondé, qu'il ſurvint, vers la fin de la ſueur, quelques nauſées : on donna douze grains d'ypecacuana, qui procurerent le vomiſſement d'une matiere aſſez reſſemblante à un blanc d'œuf mêlé de jaune. Ce vomiſſement calma le mal de tête, & fit diminuer une toux, qui dès le commencement s'étoit miſe de la partie. Le vomiſſement fut ſuivi de déjections glaireuſes, ſanguinolentes, qui tenoient de l'atrabile : elles durerent plus d'un jour, &

furent l'époque de la convalescence du malade.

Les maladies du cerveau dépendent beaucoup auſſi de l'état des entrailles; les faits qui ſuivent en ſont foi, pourvû néanmoins, que la manie & l'épilepſie puiſſent être rangées dans cette claſſe de maladies. Juſques ici les Auteurs ont paru s'accorder ſur ce point.

Hypocrate dit au liv. 11 prædict. ſect. 11, que tous les mouvemens de la nature, qui ſe portent en enbas, & ſurtout ceux, qui ſont ſuivis d'excrétions ſanguines, guériſſent les perſonnes attaquées d'épilepſie.

Le fait, qui ſuit, a été raconté en notre préſence, par un Médecin digne de foi.

Le traitement d'une femme maniaque lui ayant été confié,

il s'éloigna absolument de la méthode de traitement usitée, qui consiste à faire beaucoup saigner. Il lui fit prendre des lavemens, & la purgea fortement. Après d'abondantes évacuations d'une matiere plâtreuse, bilieuse & glaireuse, la malade fut guérie.

Il ne faut pas pourtant conclure de ce fait, que l'effusion du sang ne puisse être utile dans ces sortes de cas; mais il y a du choix pour l'endroit, d'où il conviendroit de le tirer: il faudroit se rapprocher de la nature, qui les guérit par les hémorroïdes; c'est Hypocrate, qui nous l'apprend: la démence se guérit, dit-il, par des hémorroïdes ou des varices. *Insanientibus si varices aut hemorroïdes supervenerint insaniæ solutio fit.*

Il n'eſt pas douteux qu'il doit s'enſuivre de très-ſalutaires effets, vû la communication immédiate des veines hémorroïdales, avec les branches de la veine porte, dont elles ſont partie elles-mêmes.

CHAPITRE V.

Où l'on conſidere l'embarras du ventre, comme la cauſe commune de toutes les maladies.

Nous avons dit que beaucoup de parties n'étoient que le ſiege apparent des maladies ; qu'elles dépendoient ſouvent d'une cauſe, dont la racine étoit implantée dans des parties plus éloignées. Nous croyons avoir démontré ce fait, par le grand

nombre des différentes obſervations, que nous avons rapportées ; elles ont également ſervi à prouver la correſpondance d'action, établie, entre les entrailles & toutes les autres parties du corps : elles ont auſſi ſervi à établir cette vérité, que l'embarras ou l'empâtement des entrailles, étoit la cauſe la plus commune des maladies qui affligent l'humanité.

Maintenant il convient d'examiner, 1°. ſi cet embarras eſt de tous les âges : 2°. S'il ne dépend point de la diſpoſition même des entrailles : 3°. Enfin, s'il n'eſt pas la ſource d'où dérivent beaucoup de maladies, attribuées à un virus d'une nature ſinguliere, telles ſont la goutte, les dartres, la galle, la lépre, la mélancolie, les écrouelles,

les cancers & le ſcorbut.

La gourme, le dévoiement, les écrouelles, les enchifrennemens, & les ſaignemens de nez dans l'enfance & les premiers tems de l'adoleſcence ; les crachemens de ſang, & l'aſthme dans les derniers tems de ce même âge, & dans la jeuneſſe ; la goutte & les hémorroïdes dans l'âge virile ; toutes ces maladies, conſidérées comme l'effet de cet empâtement, annoncent bien qu'il exiſte dans tous les âges.

Il eſt bon de remarquer, à cette occaſion, que l'état du ventre, chez les enfans, eſt d'être dur, bouffie, & conſidérablement gonflé : il ſuffit de voir les enfans nuds pour s'en convaincre. Les jeunes gens ſont fort ſujets aux hémorragies, ils crachent le ſang facilement, ils ont

auſſi des ſaignemens de nez. Le ventre chez les perſonnes parvenues à l'âge virile, eſt le ſiege de mille tracaſſeries; ajoutez que les criſes les plus ſalutaires dans toutes les maladies, ſont celles, qui ſe font par le ventre, d'où il réſulte que leur ſiege le plus ordinaire eſt dans les entrailles; mais il eſt aiſé de faire ſentir que leur diſpoſition les rend propres à toutes ſortes d'embarras.

Les différentes branches de la veine porte, les différens organes qui y ſont multipliés, enfin les diverſes membranes qui y ſervent & d'enveloppe, & d'appui à ces mêmes parties, ne recevant pas une preſſion auſſi forte, que toutes celles qui ſont ſoumiſes à l'action immédiate des organes muſculaires, le ſang y doit circuler plus lentement,

& s'y dépoſer plus facilement. Les membranes toutes compoſées d'un tiſſu qui fait office d'éponge, faute d'une ſuffiſante compreſſion, ne peuvent exprimer les ſucs, qui les inondent; de-là, doivent arriver des empâtemens, des engorgemens, & des embarras de toutes ces parties; il ſemble même, que la nature ait en vûe, non-ſeulement ce rallentiſſement du mouvement progreſſif du ſang dans les rameaux de la veine porte, mais même un mouvement de flux & de reflux, par le ſoin qu'elle a eu d'en ôter les valvules, qui ſe rencontrent dans les veines des autres parties.

C'eſt, ſans doute, ce qui a fait dire à Riolan, que le mouvement du ſang dans la veine porte & l'artere cæliaque, ne ſuit

pas les loix ordinaires de la circulation, que le rameau arteriel faiſoit ſouvent fonction de veine *& vice verſa.*

Nous pouvons ajouter, que la nature avoit beſoin de cette eſpece de réſervoir, pour recevoir le torrent des humeurs, quand un ſerrement trop fort du tiſſu cellulaire, qui eſt à la peau, les fait refouler vers l'intérieur.

La troiſieme queſtion auroit beſoin d'une longue diſcuſſion, dans laquelle ne nous permet pas d'entrer le ſujet que nous nous ſommes propoſé de traiter : il ſuffira de rapporter un paſſage d'Hypocrate, qui peut faire incliner pour l'affirmative.

Qui ſanguinem, per ora venarum quæ in ano ſunt, profundere ſolent, ii neque lateris dolore, neque pulmonis inflammatione,

neque ulcere excedente (quem phagædenam vocant) neque furunculis corripiuntur, neque tuberculis, quæ a ciceris similitudine therminti dicuntur ; ac forte ne lepra quidem ; fortassis vero neque vitiliginibus : intempestivè tamen curati, non ita multo post hujusmodi morbis correpti sunt, neque ita pernicioſe habuerunt.

» Ceux qui ont eu un flux hemorroïdal, ont été à l'abri de la douleur du côté, de l'inflammation du poumon, & de cette eſpece d'ulceres rongeants (qu'on appelle phagedene); ils n'ont point été expoſés aux furoncles, ni à ces tubercules, qui par la reſſemblance qu'ils ont avec le pois chice, ſont appellés thermintes ; ils n'ont point été attaqués des dartres, de la lêpre, ni des autres maladies de

cette eſpece; cependant, ſi mal à propos on a arrêté ce flux, bientôt après ces différentes maladies ont reparu, ſans être néanmoins accompagnées d'un grand danger ».

Ces remarques, comme il eſt aiſé de le voir, ſont le fruit des obſervations d'Hypocrate; elles ne ſont pas de pures aſſertions; ſon autorité en devient par-là plus autentique: en partant de ces faits, nous pourrions, par une ſuite de conſéquence, en venir au point de conclure, que l'embarras des entrailles eſt cette ſource commune, qu'Hypocrate a dit, qu'avoient toutes les maladies.

Ce que dit Riolan fait penſer qu'il n'étoit pas éloigné de cette idée. » *Le ventre eſt l'égoût du* » *corps, où réſide le vice* de notre

» intempérance, il eſt la ſour-
» ce de tous nos maux. On peut
» bién le conſidérer comme un
» goufre où tout va s'engloutir ».

In primis quod venter eſt ſentina corporis, in quo rèſidet vitium noſtræ intemperantiæ, omnium malorum parens. . . . . Tuncque dicitur collativus venter turgidus, in quem omnia confluunt.

Les principaux organes, contenus dans la capacité du ventre, ſont environnés de plexus nerveux, qui forment comme autant de reſeaux: ils leur ſervent d'appui, & en reçoivent les nerfs, au moyen deſquels ils ſe mettent en action. Ces différens plexus ſemblent ſe confondre & s'unir par divers filamens, qu'ils s'envoyent réciproquement: ils communiquent

communiquent auſſi avec les nerfs de toutes les autres parties; c'eſt cette communication des nerfs, qui établit la ſympathie non-ſeulement de ces organes entr'eux; mais encore celle de ces organes avec les différentes parties du corps.

Les nerfs ſont l'organe du ſentiment. Ils ſont doués d'action : la Nature s'en ſert, comme de ſurveillans, pour l'avertir de tous les changemens qui ſurviennent, leſquels pourroient lui nuire & tendre à ſa deſtruction ; elle les a faits ſes principaux agens, pour enlever par de puiſſans efforts les embarras qui la troublent & la dérangent dans ſes opérations : irritée, elle les met en jeu, & ſouvent tout ſon effort va aboutir à l'endroit qui correſpond aux nerfs qui ſont en action.

Les nerfs ſemblent être les moteurs, ou faire fonction d'une puiſſance (toujonrs ſubordonnée à la nature) qui dirige l'operation. Le principal inſtrument eſt le tiſſu cellulaire: cet organe mû & dirigé par les nerfs, fait par ſes oſcillations refouler les humeurs, dont il a la faculté de s'imbiber, vers les parties où ſe termine l'effort.

Cette partie ſe gonfle, ſe durcit, & devient quelquefois douloureuſe : quelquefois auſſi elle devient une voie de décharge pour la ſurabondance des humeurs, ſoit à titre de ſupuration, ſoit à titre de ſimple excrétion. Au reſte, il eſt rare que les évacuations, qui ſe font par ces ſortes d'aboutiſſans, ſoient d'une grande efficacité pour rétablir la nature dans toute ſon aiſan-

ce ; du moins, les obſervations que nous avons raportées le font penſer ainſi.

A ne conſidérer les divers organes, que comme des maſſes iſolées, ou ſeulement liées par une membranne, d'un tiſſu mou & très-délié, on aura peine à concevoir que tout puiſſe ſe correſpondre ainſi dans la machine; mais ce ſeroit ſe former une idée fauſſe de la ſtructure, ou pour mieux dire, de l'enſemble de toutes ces parties.

La même ſubſtance ſert à les former toutes, & les différences qu'elles ont entr'elles, ne conſiſtent que dans la variété de ſes modifications: la macération des artéres réputées en parties muſculaires, a démontré qu'elles n'étoient qu'un tiſſu cellulaire plus reſſerré & plus compacte.

A partir de cette expérience que nous a commuiquée M. Petit, célébre Anaromiſte, il eſt conſtant que cette ſubſtance univerſelle ne peut être qu'un tiſſu cellulaire, différemment replié, contourné, & plus ou moins ſerré : il n'eſt qu'un amas de lames, ou feuillets propres à ſe laiſſer pénétrer par la maſſe des humeurs.

Ce ſont les nerfs qui forment la trame de ce tiſſu. Pluſieurs filets nerveux enduits d'une matiere muqueuſe, ou d'une eſpece de glu, adoſſés les uns aux autres, compoſent ſes feuillets.

On peut conclure de cette ſtructure du ſyſtême poreux, que ſes lames ou feuillets ſont ſuſceptibles de ce mouvement oſcillatoire, que nous lui avons attribué. Par-là il devient pro-

pre à ſervir d'intermede à la nature pour étendre l'action des parties organiques, & établir cette correſpondance que nous avons fait voir qui exiſtoit entre toutes les parties.

L'endroit où il eſt le plus remarquable, eſt l'habitude du corps; il le recouvre tout entier: ſes lames ou feuillets y ſont ſi multipliés, ou ſi mieux aimez, il y a tant d'épaiſſeur, qu'il mérite bien le nom d'organe.

Il a ſes fonctions à remplir comme tous les autres organes; il eſt aiſé de juger que, comme il embraſſe toute la machine, il doit jouer un grand rôle dans l'économie animale. C'eſt lui qui prépare la matiere de la ſueur & de l'inſenſible tranſpiration, il ſert à leur excrétion; il eſt un réſervoir, une eſpece d'entre-

pôt, où va ſe dépoſer le ſuperflu de la maſſe des humeurs : conſidéré ſous ce point de vue, il a de grands rapports avec le ventre ; leur correſpondance au ſurplus eſt bien établie : c'eſt ſur elle que nous penſons que roule le méchaniſme de la petite Vérole, & des autres maladies exanthématiques.

CHAPITRE VI.

Ce que c'eſt que la petite Vérole, quelles ſont ſes cauſes.

L'Enſemble de tous ces faits, nous conduit à conſidérer la petite Vérole, comme l'effet d'un travail des entrailles, dont l'effort ſe porte principalement à la peau, où ſe fait la ſorte d'é-

ruption qui caractériſe cette maladie. Par ce travail nous entendons une action forcée, un mouvement extraordinaire, un ſpaſme, un roulement, peut-être même un bourſouflement des différens organes.

Ce fait eſt-il fondé en raiſon ? Porte-t-il un caractere de vérité ? C'eſt l'hiſtoire des accidens de la petite Vérole qui doit le décider : comme nous ſommes perſuadés qu'elle ne différe des autres maladies exanthématiques que par des nuances, nous nous propoſons d'examiner avec ſoin leurs phénomenes. Cette ſévere diſcuſſion répandra un grand jour ſur une matiére auſſi intéreſſante ; & nos principes ſur la cauſe de la petite Vérole, en deviendront ſi certains, qu'il faut eſpérer qu'ils n'éprouve-

ront aucune contradiction.

L'on diſtingue deux eſpeces de petite Vérole, l'une diſcrette, l'autre confluente. Elles ont des ſymptômes communs, qui ne different que par le degré de violence ; elles en ont qui ſont particuliers à chacune d'elles.

Elles commencent également par un tremblement, qui eſt bientôt ſuivi de chaleur & de fievre ; la fievre eſt accompagnée d'une grande douleur de tête, de mal de dos, & de vomiſſement : à ces accidens ſe joignent, chez les enfans ſurtout, une ſorte de ſtupeur, une propenſion au ſommeil, & des mouvemens épileptiques. Ce ſont là les ſymptômes communs à l'une & à l'autre eſpece.

Voici quelques différences : au lieu du penchant à la ſueur

ordinaire aux gens qui ont la petite Vérole diſcrette, dans la petite Vérole confluente il s'établit vers le deuxiéme jour une ſalivation. Dans la petite Vérole confluente, le malade eſt tourmenté par des anxiétés, par un ſentiment de mal-aiſe, par une vive douleur dans l'épigaſtre, qui dans la petite Vérole diſcrette ne ſe fait ſentir que quand on preſſe au-deſſous du brechet avec la main.

Ces deux eſpeces de petite Vérole ont d'ailleurs des différences ſi remarquables, qu'il ne ſeroit pas étonnant qu'on en eût fait deux maladies diſtinctes. Dans la diſcrette, l'éruption ne ſe fait qu'au quatriéme jour, jamais plutôt : dans la confluente elle arrive dès le troiſieme jour, jamais plus tard. Dans la diſ-

crette, auſſitôt que l'éruption eſt faite, la fievre & les autres accidens diminuent au moins, s'ils ne ceſſent pas entierement.

Dans la confluente, l'éruption n'apporte aucun ſoulagement aux malades.

Dans la diſcrette, les puſtules ſont ſéparées, diſtinctes, élevées & fort larges; dans la confluente, elles s'élevent à peine au-deſſus du niveau de la peau, elles forment un amas de grains entaſſés les uns ſur les autres, de maniere qu'on les prendroit pour une véſicule rouge, qui ſeroit aſſez large pour couvrir toute la face.

Vers le huitiéme jour, les intervalles que laiſſent entr'elles les puſtules, prennent une belle couleur rouge, & ſe tuméfient legérement, il s'établit au même

jour une louable ſupuration: Au huitiéme jour, dans la confluente, cette eſpece de véſicule prend une couleur brune, devient âpre & tombe en larges écailles, qui pour peu que la maladie ſoit d'un mauvais caractere, n'ont pas ceſſé de ſe détacher avant le vingtiéme jour; ces écailles ſont ſuivies d'une eſpece de farine, qui défigure par les cicatrices & les creux qu'elle laiſſe ſur le viſage: enfin il n'y a pas de vraie ſuppuration.

L'onziéme jour, dans la diſcrette, le gonflement & la rougeur de la face diſparoiſſent & la deſſication ſe fait. L'onzieme jour, dans la confluente, eſt le terme fatal pour les malades: la ſalivation ceſſe, & les malades n'échappent au danger, que

quand elle eſt remplacée par le gonflement des mains.

La diſcrette enfin eſt rarement mortelle ; la confluente, au contraire, a très-rarement une fin heureuſe.

Pourroit-on imaginer, à la vue de ce tableau, que ces deux maladies ſont déſignées par le même nom, & n'en font qu'une ?

Il faut maintenant remettre ſous les yeux la marche de cette maladie, & voir ſi ſes phénomenes n'indiquent pas la ſource qui les produit

La fievre annonce bien un puiſſant effort de la nature, mais elle ne deſigne pas le lieu de l'embarrs, à moins qu'on ne puiſſe tirer quelque induction du friſſon même : il eſt vrai qu'il eſt un ſymptôme eſſentiel aux affections des entrailles.

Que les inteſtins, l'eſtomac, les reins, ou le foie ſoient dans la plus legere ſouffrance, le friſſon ſe fait ſentir ſur le champ: il y a beaucoup de perſonnes qui l'éprouvent pendant le travail de leur digeſtion, quoiqu'elle ſoit une opération naturelle. Combien de femmes ont des friſſons aux approches de leurs régles. Le caractere d'une fievre intermittente eſt que ſon accès commence par un friſſon: or il certain que la cauſe de ces ſortes de fievres réſide dans les entrailles.

Nous avons connu un jeune homme dont la rate étoit tuméfiée: il en étoit devenu ſi ſenſible au froid, que dans les plus fortes chaleurs de l'été il ne pouvoit ſe paſſer de feu.

Un autre dont les entrailles

étoient d'une ſenſibilité extrême, avoit un friſſon preſque habituel, notez, qu'il étoit fort ſujet à la fievre quarte.

Nous ne prétendons pas argumenter de tous ces faits, que le friſſon ſoit tellement propre aux indiſpoſitions des entrailles, qu'il ne puiſſe accompagner quelques maladies des autres parties: nous ſçavons qu'une ſuppuration en eſt preſque toujours accompagnée; mais auſſi ces friſſons ne ſont que paſſagers & fort legers; ils n'ont ni la durée ni le dégré de force de ceux qui accompagnent les commencemens d'une fievre, dont la cauſe eſt dans les entrailles.

Ce friſſon, qui va juſqu'au tremblement dans le début de la petite Vérole, indique une forte action de tout le ſyſtême

nerveux : mais à quel fin ce grand & puiſſant effort ? Sans doute la nature médite de détruire un embarras, qu'il eſt tout naturel, d'après ce que nous avons obſervé ſur la cauſe des maladies, de placer dans les entrailles.

Nous ne croyons pas encore avoir porté juſqu'à la conviction la démonſtration de nos principes ſur la cauſe de la petite Vérole. Juſqu'ici nous n'avons donné que des conjectures ; peut-être ſe convertiront-elles en certitudes par la conſidération des autres accidens de cette maladie ? Leur ſiége eſt dans les entrailles, le lieu le plus propre aux embarras ; ils ſont une angoiſſe, un mal-aiſe, des envies de vomir, quelquefois le vomiſſement, une forte douleur dans tout l'épigaſtre. Nous

avouons que cette vive affection de l'épigaſtre, n'a lieu que dans la petite Vérole confluente ; peut-être la douleur, qui dans la petite Vérole diſcrette ne ſe fait ſentir que quand on preſſe avec la main, eſt-elle une preuve auſſi forte de cet embarras?

Une éruption heureuſe fait ceſſer tous ces accidens. Le fait n'eſt pas merveilleux; une partie de la matiere qui formoit l'embarras eſt portée à la peau, & eſt dépoſée dans le tiſſu cellulaire; elle ſe trouve par-là partagée, la gêne en devient moindre pour la nature: de-là vient la ceſſation des accidens ; de-là naît le calme ; il ne doit durer pourtant qu'autant de tems que les entrailles & le tiſſu cellulaire ſeront dans une correſpondance d'action parfaite. Elle

doit augmenter (l'action) & elle augmente en effet dans le tiſſu cellulaire : au huitieme jour, les intervalles des puſtules ſe tuméfient & deviennent rouges, la ſuppuration des puſtules s'établit; tous ces effets ne peuvent avoir pour cauſe, qu'un redoublement d'action dans ce tiſſu.

La Rougeole, comme nous l'avons déja dit, a de grands traits de reſſemblance avec la petite vérole. Les accidens de ces deux eſpeces de maladies ſont à-peu-près les mêmes.

Le Malade dans la Rougeole éprouve un friſſon, un tremblement, un froid pénétrant, qui devient alternatif avec des bouffées de chaleur pendant le premier jour. Le deuxiéme tout l'épigaſtre eſt entrepris & douloureux ; le malade touſſe, il a la

tête & les yeux appéſantis, il eſt accablé de ſommeil; le plus ſouvent il s'établit un écoulement d'humeurs par les narines & par les yeux; ce larmoiement eſt le ſigne le moins équivoque de la Rougeole, les paupieres ſe gonflent, le malade éternue & vomit avant l'éruption, quelquefois il ſurvient d'une diarrhée.

Tous ces accidens démontrent bien, que la différence entre la petite Vérole & la Rougeole, ne roule que ſur des nuances; mais l'eſpece de petite Verole, avec laquelle elle nous paroît avoir le plus de rapport, eſt la confluente: dans l'une comme dans l'autre l'éruption ne fait pas ceſſer les accidens, au contraire, dans la Rougeole ils continuent avec plus de violente. Dans la petite Vérole con-

fluente, les enfans principalement ont une diarrhée, qui ſe retrouve ici dans la Rougeole; dans la petite Vérole confluente, la nature affecte un penchant vers les parties ſupérieures, la tête reçoit tout l'effort; il s'établit une ſalivation, il arrive ſouvent des ſaignemens de nez. Dans la Rougeole, la poitrine & la gorge ſont fortement irritées, les yeux ſont larmoyans, les paupieres bouffies; il ſe fait un écoulement d'humeurs vers les narines, quelquefois auſſi un ſaignement de nez précéde l'éruption: enfin, l'accablement ou le penchant au ſommeil ſe rencontre dans ces deux maladies. Dans les deux, le plus grand travail eſt aux entrailles; l'action du ſyſtême poreux paroît étranglée, l'éruption excéde à peine le niveau

de la peau ; elle ne devient ſenſible que par une ſorte d'inégalité ou d'âpreté, qui ne s'apperçoit qu'au tact.

L'éruption de la Rougeole ſe diſſipe ſous la forme d'une eſpece de farine ; dans la petite Vérole confluente c'eſt de même une farine qui tient lieu de ſuppuration. Il eſt vrai, que pour l'ordinaire dans celle-ci, la matiére farineuſe, qui ſe détache, eſt d'une qualité ſi rongeante, qu'elle laiſſe après elle des cicatrices qui défigurent le viſage ; c'eſt-là une des différences, qui ſe rencontrent entre ces deux maladies.

L'expérience a encore démontré que le traitement étoit le même pour les deux, & que pour prévenir leurs ſuites facheuſes, il étoit néceſſaire de répeter les purgations.

Cette reſſemblance bien établie, il eſt hors de doute qu'elles doivent dépendre d'une même cauſe, différemment modifiée à la vérité.

Cette cauſe doit réſider dans les entrailles, puiſqu'elles ſont le ſiege des premiers mouvemens que fait la nature dans l'une & l'autre maladie : bien plus, la néceſſité de la purgation, à la fin de ces deux maladies, annonce le beſoin qu'elles ont d'être débaraſſées.

Ce qui peut encore fortifier cette idée, ſont deux obſervations, que nous avons eu occaſion de faire tout récemment, à quelques jours de diſtance l'une de l'autre.

Une demoiſelle âgée de neuf ans, reſſentit pendant la nuit une forte colique, qui fut accom-

pagnée d'un friſſon conſidérable; elle eut des envies de vomir, & pendant un jour ou deux le dévoiement; la fievre s'alluma, & peu de tems après ſe fit l'éruption de la Rougeole.

Un jeune homme, à la ſuite d'une fievre, qui fut jugée par un ſaignement de nez, fut pris d'une colique très-forte, également accompagnée de friſſon & de fievre; elle fut ſuivie d'une éruption à la peau, qui ne dura que quelques jours. Il eſt bon de remarquer qu'il fut purgé deux fois après ſa fievre.

La diarrhée, dans la jeune demoiſelle, prévint le mal de gorge, la toux & le larmoiement; car elle n'en fut pas incommodée: chez le jeune homme, l'éruption fut moins conſidérable, plutôt faite, & dura moins de

tems, que celle de la jeune demoiſelle.

Dans ſa premiere maladie, qui n'avoit précédé que de quelques jours celle ci, il avoit pris l'émétique; il avoit été ſaigné deux fois du pied; le ſaignement de nez fut abondant; enfin, les évacuations, procurées par les deux purgations, avoient diminué l'embarras: l'effort devoit donc être moins grand, & le travail moins long.

L'autorité de Sydenham nous enhardit à tirer cette conſéquence. Cet Auteur dit avoir ſouvent obſervé que les malades, qui avoient été aſſez heureux, pour avoir été purgés pluſieurs fois avant l'attaque de la petite Vérole, n'avoient qu'une petite Vérole diſcrete, & d'un bon caractere.

Nous pourrions encore ajouter une méthode de traitement employée avec le plus grand ſuccès pour la petite Vérole, par un Médecin très-habile ; c'eſt lui-même qui nous l'a communiquée : elle eſt ſi favorable à l'opinion que nous avons établie, que nous ferons connoître en quoi elle conſiſte.

Ce ſavant Médecin emploie pendant tout le tems de la petite Vérole les purgatifs, tels que le ſené & la manne : les calmans & une nourriture ſucculente entrent auſſi dans ſa méthode.

Il nous a proteſté que les ſelles étoient bien liées, & qu'il avoit manqué peu de petites Véroles, en ſuivant ce plan de traitement.

Freind rapporte un grand nombre d'obſervations ſur le bon effet des purgatifs, employés dans

dans le traitement des petites véroles confluentes ; ſes obſervations & celles de Sydenham ſe rapprochent de la méthode de notre ſavant Médecin, il y a pourtant cette différence entre eux, que l'un a regardé le tems qui précede l'attaque, & que Freind ne purgeoit que vers le douzieme ou treizieme jour de la petite vérole confluente ; notre Médecin, au contraire, purge pendant tout le tems de la petite vérole.

Le principal effet de ces purgatifs réitérés, eſt d'ôter ce fonds d'humeurs, qui empâtent les entrailles, & les embarraſſent : les entrailles ainſi dégagées, la nature a moins d'efforts à faire, les nerfs agiſſent plus librement, les oſcillations ſe font avec plus d'aiſance, & ſont plus étendues :

cette méthode au reſte, quoiqu'elle attaque le mal dans ſa ſource, peut être ſujette à de grands inconvéniens ; c'eſt ce que nous aurons occaſion d'examiner dans la ſuite.

CHAPITRE VII.

Ce qui donne lieu aux différences de la petite vérole diſcrete & confluente.

C'EST ici le lieu de faire voir en quoi conſiſtent les différences qui ſe trouvent entre la petite vérole diſcrette, & la petite vérole confluente, & d'examiner ſi elles ne peuvent pas ſe déduire naturellement de la cauſe, que nous leur avons aſſignée.

Nous avons dit, que l'érup-

tion & la ſuppuration de la petite vérole, ne ſont que l'effet d'un effort critique, qui, ayant commencé aux entrailles, ſe porte à la peau. Cet effort ne ſe fait qu'à l'occaſion d'un embarras, qui peut être plus ou moins conſidérable.

Si la nature, pour l'enlever, eſt obligée de faire de puiſſans efforts, l'action des nerfs en ſera plus forte, plus précipitée, & moins réguliere; les oſcillations du tiſſu cellulaire, qui en dépendent, ſeront moins libres, moins étendues, & pour ainſi dire forcées de ſe fixer dans l'endroit même de leur origine.

C'eſt à ces cauſes, que doivent ſe rapporter les accidens, qui caractériſent la petite vérole confluente & diſcrette; c'eſt d'elles que dépendent ces ſymp-

tômes effrayans, qui ſurviennent quelquefois à l'une & à l'autre ; c'eſt-là que prennent leur ſource ces étranglemens, ces gangrennes, qui ſont les ſuites malheureuſes de la confluente.

Tout ce qui peut gêner la nature, & l'irriter, peut donner lieu à ces mouvemens forcés & irréguliers ; ainſi un embarras conſidérable dans les entrailles, une qualité particuliere de l'air, ſoit qu'il ſoit trop chaud ou trop froid, &c. des paſſions vives, le vice même d'un ſeul organe peut occaſionner ce trouble, & faire naître les phénomenes, qui conſtituent la petite verole confluente.

Cette irrégularité & ce trouble dans l'action des nerfs, s'oppoſent à ce qu'il s'établiſſe entre le tiſſu cellulaire à la peau & les

entrailles, cette réciprocité d'action parfaite, sur laquelle est fondé le méchanisme de la petite vérole discrete.

Il est constant, & tout le monde peut l'observer sur soi-même, que dans une vive affection de l'ame, nous sentons un poids & un serrement dans l'épigastre. De ce fait on doit conclure, que l'épigastre est le siege des passions, tant pour le moral, que pour le physique.

En partant de ce principe, un homme qui est attaqué de la petite vérole, dans un tems où il est vivement passionné, court le risque d'avoir une petite vérole confluente : en effet, l'épigastre devient le centre vers lequel se déterminent les différens courans d'oscillations : cette espece de petite vérole doit être

encore plus dangereuſe pour ces gens-là, que pour tout autre.

L'impreſſion de l'air, plus ou moins déſagréable par un excès de chaleur ou de froid, peut donner lieu à la petite vérole confluente, ou en augmenter le danger. Sydenham l'avoit bien ſenti; ſa pratique, au moins, étoit relative à ces principes: il avoit grand ſoin de faire reſpirer à ſes malades un air frais, qui leur fût agréable; il leur défendoit expreſſément de garder le lit avant le ſixieme jour.

Beaucoup de gens peuvent encore avoir éprouvé, qu'une chaleur trop vive excite en nous un état de malaiſe, & des anxiétés: il ſemble que, dans ces momens-là, nous ſoyons prêts d'être ſuffoqués. Pour ſortir de cet état d'angoiſſe, il ſuffit de reſpi-

rer un air frais ; il paroît, par sa fraîcheur, rappeller à l'habitude du corps, l'action qui s'étoit toute portée au centre commun.

L'action de l'air peut, comme on le voit, souvent déterminer le caractere de la petite vérole ; c'est aussi la raison, pour laquelle une petite vérole épidémique prend un caractere général, soit de malignité ou de bénignité.

Nous convenons que l'air, par son action particuliere, peut faire naître la petite vérole ; nous convenons encore que le saisissement, qui survient à la vûe d'un homme rouge des pustules de la petite vérole, ou à l'occasion d'un récit effrayant, sur les funestes effets de cette maladie ; nous convenons, disons-nous, que ces deux causes peuvent occasionner la petite vérole.

Ce ſont des faits, dont l'obſervation a conſtaté la vérité : qu'on ne croye pourtant pas que la petite vérole dépende de leur action ſeule ; il faut encore l'exiſtence de cet embarras, ou de cet empâtement, que nous regardons comme la principale cauſe de la petite vérole, ſinon leur effet devient nul.

Ne ſe trouve-t-il pas des hommes, qui dans les plus fortes épidémies, ſont aſſez heureux pour n'en être pas attaqués ? Ce fait a deux cauſes.

La premiere, c'eſt qu'il peut arriver que, dans ce tems-là, leurs entrailles ſoit ſi peu embarraſſées que, quelque ſoit l'impreſſion qui vient du dehors, il n'en arrive aucune gêne pour la nature, elle n'a beſoin d'aucun mouvement extraordinaire, ni d'au-

cune évacuation, pour rétablir les parties organiques, qui n'ont point, ou très-peu ſouffert de dérangement.

La ſeconde eſt, que la diſpoſition des entrailles peut être telle, qu'elle s'oppoſe à l'éruption, ou qu'au moindre trouble, dont ſe trouve agitée la nature, elle ſe dégage par une voie, vers laquelle elle ait une pente facile & accoutumée : c'eſt ce que nous obſervons dans les hommes ſujets à la goutte & aux hémorrhoïdes. Ces gens-là auront la goutte, un flux hémorrhoïdal, ou quelqu'autre maladie de ce genre, tandis que d'autres auront la petite vérole; ainſi une action de l'air propre à faire éclore un accès de goutte, un flux hémorrhoïdal, &c. peut bien déterminer la petite vérole,

chez les perſonnes, qui ne l'ont pas encore eue, & ſurtout chez les enfans.

Un fond d'irritation dans les entrailles, qui y concentre l'action des nerfs, & empêche la liberté de leurs mouvemens, peut encore mettre à l'abri de la petite vérole : les mélancoliques, ou hyppocondriaques, n'ont ſouvent que leur ventre malade ; il pourroit bien ſe faire que ces gens-là n'euſſent rien à craindre de la contagion de la petite vérole.

Le vice même d'un ſeul organe pourroit bien produire cet effet. Si, pour détruire un embarras conſtant, ou un vice inhérent à un viſcere, ſes nerfs ſont dans une criſpation habituelle, ſes oſcillations ne ſe font plus avec aiſance ; il attire à lui

l'action des parties correſpondantes, qu'il ne leur renvoie pas; cette gêne, ce vice de reſſort empêche ou détruit ce commerce d'action, néceſſaire au méchaniſme de la petite vérole.

Sydenham a obſervé que quelquefois l'éruption d'une petite vérole confluente eſt différée juſqu'au quatrieme & au cinquieme jour, par une douleur aiguë, qui occupe tantôt la région lombaire, & prend le caractere d'une colique néphrétique, tantôt le côté, & a l'air d'une pleuréſie, tantôt un membre, & paroît être un rhumatiſme, tantôt enfin l'eſtomac, où elle excite une irritation conſtante, avec des vomiſſemens.

Cette obſervation vient à l'appui de ce que nous avons dit plus haut : il y a grande apparence

que, ſi la nature eût trouvé dans ces différentes parties une voie ouverte, la petite vérole n'eût point paru, ou du moins elle auroit été moins dangereuſe.

Ce fait n'eſt pas ſans exemple; le ſaignement de nez arrive quelquefois dans la petite vérole confluente, ſoit avant ou après l'éruption : or, il eſt conſtant que les jeunes gens forts & vigoureux, chez leſquels on le remarque le plus ordinairement, en ſont moins expoſés aux dangers de la petite vérole, qui leur eſt ſouvent funeſte.

Un ſaignement de nez, qui précéde l'éruption de la rougeole, rend ſes accidens moins graves, & fait que l'éruption diſparoit plutôt.

Il réſulte de la même obſervation, que l'effort de la nature

n'eſt pas toujours régulierement dirigé vers le tiſſu cellulaire qui eſt à l'habitude du corps; que ſouvent il s'en détourne pour ſe porter dans des parties, où, faute de trouver une libre iſſue pour la ſurabondance des humeurs qui forment l'embarras, il peut faire de très-grands ravages.

Si un œil, le poumon, le cerveau, ou quelqu'autre viſcere eſſentiel à la vie, deviennent le terme de cet effort, il y a beaucoup à craindre que le malade, chez qui la nature prend ces fauſſes routes, ne ſuccombe ſous le poids du mal. Ces fauſſes directions ont cauſé bien des mutilations; c'eſt principalement à ces erreurs de la nature, que l'on doit imputer ces ſuppurations, qu'il n'eſt pas rare de voir arriver

dans différens organes, à la ſuite de la petite vérole.

L'état des entrailles peut donc être un obſtacle à la petite vérole; n'en pourroit-on pas conclure qu'il naît des hommes, qui par la diſpoſition naturelle de leurs entrailles, ſont exempts de la petite vérole: cette diſpoſition peut ſe tranſmettre des peres aux enfans, & donner lieu à ce que nous voyons arriver dans les familles goutteuſes; auſſi rencontre-t-on des gens, dont les peres, ni eux-mêmes, n'ont jamais eu la petite vérole.

Ce privilege ne leur ſeroit-il point préjudiciable? Ne le payent-ils point bien cher par un million d'infirmités, qui leur rendent la vie amere? Enfin la petite vérole ne ſeroit-elle point une reſſource à employer

pour guérir quelques maladies, qui réſiſtent à tous les remedes?

Il eſt certains vices de reſſort, qui s'établiſſent dans des organes particuliers, & ſont la ſource de toutes ſortes de ſouffrances. La petite vérole, en ſollicitant à la peau les courans d'oſcillations, ſeroit peut-être capable de les guérir. Combien y a-t-il de maladies chroniques, dont on puiſſe être aſſuré de la guériſon, ſi elle n'eſt opérée par ces fortes criſes, qui ſont l'effet d'un effort général de la nature?

N'a-t-on pas de nos jours inoculé la galle avec ſuccès, pour détruire des maladies qui, juſques-là, n'avoient pas été guériſſables.

La gourme, quand elle ne paroît pas chez les enfans, devient la ſource des plus cruelles mala-

dies. Hypocrate a dit, que l'épilepsie est souvent l'effet de cet oubli de la nature.

Nous avons eu occasion de voir, il y a peu de tems, une jeune fille âgée de sept à huit ans, qui, pour n'avoir pas éprouvé cette heureuse révolution, avoit des mouvemens épileptiques très-fréquens.

Un enfant âgé de cinq ans est sujet, depuis deux ans, à une fievre, qui lui dure fort longtems ; elle ne céde qu'à un long usage d'un leger purgatif. Cet enfant a le ventre dur, fort gonflé, & n'a jamais eu de gourme.

Son frere, qui est son aîné de deux années au plus, a le tein jaune, & est souvent malade : ses maladies dérivent de la même cause.

Il est donc des maladies utiles

& néceſſaires. Ces maladies ſont des efforts, que fait la nature, pour détruire des embarras qui la gênent : ſelon que ces embarras ſont plus ou moins conſidérables, qu'ils ont leur ſiege plus ou moins étendu, plus ou moins reſſerré, les mouvemens extraordinaires qu'elle fait, ſont plus ou moins grands, & s'annoncent par des ſignes, qui correſpondent à plus ou moins de parties à la fois.

Ces différens mouvemens ont toujours pour objet, quelque évacuation ſalutaire. La nature, par ces heureuſes révolutions, rétablit & entretient l'ordre dans ces fonctions ; il dûre juſqu'à ce qu'elle ſoit obligée de travailler à ſe débarraſſer de nouveau. Ces embarras, dépendans de la diſpoſition même des en-

trailles, ſont plus ou moins long-tems à ſe former : le terme de ces révolutions en devient, pour chaque individu plus ou moins éloigné ; c'eſt ce qui fait que l'on voit des enfans avoir leur gourme à trois ans, tandis que d'autres ne l'ont qu'à quatre, cinq, même ſix ans. Chez quelques-uns la nature eſt détournée du travail qui leur eſt propre, & elles n'arrivent que fort tard, ou jamais.

Toutes ces variétés ſe remarquent dans la petite vérole ; car, comme nous l'avons déja dit, elle n'eſt que l'effet d'un travail forcé de la nature, pour ſe rétablir dans toute ſa liberté ; mais cet effort eſt bien différent de ceux dont on vient de parler ; les mouvemens qui l'accompagnent ſont ſi extraordinaires,

qu'ils font ſoupçonner que la nature a en vue la révolution la plus complette ; il ſemble qu'elle ne ſe propoſe rien moins que le changement de la conſtitution du corps entier : l'évacuation qui ſurvient eſt ſi abondante, qu'elle annonce un vrai débordement. Il falloit bien un organe de la plus grande étendue, pour recevoir ce torrent, & en ſoutenir tout l'effort. La nature ſage & prevoyante, a le ſoin de le diriger vers le tiſſu cellulaire qui occupe toute la ſurface du corps.

L'objet de la nature n'eſt pas toujours rempli : ſouvent il arrive que tout, ou preſque tout l'effort ſe porte vers le même endroit : nous en avons l'exemple dans la petite vérole confluente ; la tête eſt principale-

ment affectée : ces cas ſont très dangéreux ; car s'il ne s'établiſſoit pas une eſpece d'égoût, pour ſuppléer à celui de toute l'habitude du corps, le malade ne pourroit éviter la mort.

La petite vérole confluente nous fournit encore la preuve de ces faits. La tête eſt ſinguliérement tuméfiée ; il ſurvient une ſalivation, dont la ſuppreſſion conduit néceſſairement au tombeau ; à moins qu'elle ne ſoit remplacée par le gonflement de quelqu'autre partie, ou par une diarrhée.

Nous répétons ici que les paſſions, la qualité de l'air, le vice des entrailles, avec un médiocre embarras, peuvent bien donner lieu à cette irrégularité dans le mouvement des nerfs, d'où dépend la petite vérole confluente.

L'âge, auquel elle arrive, peut auſſi la rendre dangéreuſe ; car chaque âge, comme nous l'avons déja dit ailleurs, a ſes maladies propres : la petite vérole, pour le dire en un mot, eſt une maladie propre aux derniers tems de l'enfance ; quand elle arrive dans un âge plus avancé, elle s'écarte des loix ordinaires de la nature ; l'ordre eſt interverti.

Nous avons établi que chaque organe a ſon tems d'action, & ſon tems de repos. Le jeu de la matrice ne s'établit que vers l'âge de treize à quatorze ans, tantôt plutôt, tantôt plus tard ; il ne ceſſe qu'à quarante-cinq ou cinquante. Chez les hommes, l'âge de puberté eſt celui où les organes deſtinés à la génération commencent à entrer en fonction.

Le danger de la petite vérole ne tiendroit il pas à ces loix ? L'action de l'organe cellulaire ne ſeroit-elle pas plus aiſée, plus libre dans l'enfance, que dans les âges plus avancés ? Au contraire, dans ceux-ci n'eſt-elle pas augmentée dans l'organe intérieur ; ne ſeroit-elle pas, pour ainſi dire, liée aux entrailles ?

Les maladies, du genre de la petite vérole, ſont propres à ce même âge. La rougeole, ſuivant la remarque de Sydenham, attaque le plus communément les enfans.

A partir de cette remarque, il eſt encore dans l'ordre établi par la nature, qu'elle arrive dans le printems, plutôt que dans toute autre ſaiſon : c'eſt dans celle-ci que la nature eſt le plus animée, & a le plus d'aptitude à

ces mouvemens, qui accompagnent le travail de la petite vérole ; c'eſt dans celle-ci qu'elle porte le plus au dehors : elle y doit être moins dangéreuſe pour les enfans, ſurtout ; car tout répond aux vœux d'Hypocrate, qui a obſervé qu'il étoit néceſſaire, pour qu'une maladie fût ſans danger, que la ſaiſon, l'âge & le tempérament puſſent s'accorder avec la nature de la maladie.

Les fortes chaleurs de l'été ſont bien capables d'augmenter le danger de la petite vérole : les inquiétudes qu'elles cauſent dans les différens membres, prouvent qu'elles font une impreſſion aſſez fâcheuſe ſur les nerfs, pour augmenter un trouble qui auroit déja commencé. Dans l'hiver, elle doit être plus rare & plus dangéreuſe, que dans le printems : le

froid, qui régne dans cette ſaiſon, gêne l'action du ſyſtême poreux, & fait refouler dans les entrailles la maſſe des humeurs. Ne ſeroit-ce point là encore une raiſon, pour laquelle elle ſe déclare principalement au printems ?

Le méchaniſme de la petite vérole conſiſte, comme nous l'avons pû voir, dans une réciprocité d'action entre les entrailles & le tiſſu cellulaire : la petite vérole doit donc arriver, toutes les fois qu'une cauſe agit aſſez fortement & aſſez longtems ſur les nerfs de la peau, pour pouvoir exciter l'action du ſyſtême poreux, au point qu'elle ébranle les entrailles, & les mette en mouvement.

Cet effet eſt poſſible ; l'obſervation l'a démontré. Il n'eſt pas rare

rare de voir des coliques violentes ſurvenues à l'impreſſion d'un froid aîgu, auquel l'on aura été expoſé. Piſon a remarqué que le froid cauſe quelquefois des ſchirres au foie & au pancreas.

Ce froid gêne l'action du dehors, & la fait ſe porter au dedans: pour peu qu'il continue & qu'il ſoit vif, l'harmonie ſe détruit; tout le trouble des entrailles commence, & chaque organe n'a plus de tems marqué pour ſon travail.

Nous pouvons dire encore que l'air ne peut agir avec force ſur le tiſſu cellulaire, qu'il ne faſſe refouler vers les entrailles une partie des humeurs, qu'il tient comme en dépôt entre ſes feuillets; en y abordant elles augmentent l'embarras, que l'on

peut raiſonnablement y ſuppoſer toujours ſubſiſtant, dans un degré plus ou moins fort.

Cet embarras gênera l'action des différens organes, & rendra les mouvemens des nerfs moins réguliers : la réaction ne pourra donc facilement s'établir ; la nature, pour ſe dégager, ſe trouvera forcée à un plus puiſſant effort ; un embarras leger pourra ne pas exciter le trouble, ni l'irrégularité dans les mouvemens des nerfs : la nature pourra donc, pour peu qu'il y ſoit diſpoſé, en tranſporter une partie dans le tiſſu cellulaire, à la ſurface du corps ; le calme alors renaîtra, c'eſt-là la petite vérole diſcrette.

Un embarras plus conſidérable au contraire, encore augmente par l'abord d'une nouvelle maſſe d'humeurs, ſera un

grand obſtacle à l'éruption. La nature embarraſſée, & fortement irritée, redoublera d'efforts, précipitera ſes mouvemens, dirigera toutes ſes forces vers le ſiege de l'embarras ; tout le ſyſtême nerveux agira ; il y aura un ſpaſme univerſel ; la réaction des entrailles ſera imparfaite, & le tiſſu de la peau tout criſpé, tout reſſerré.

Le débordement, qui ſe fera, ne pouvant tout ſe dépoſer dans le tiſſu cellulaire qui lui réſiſte, cherchera une iſſue : en ſuivant le courant des oſcillations, il ſe portera à l'arriere bouche, qui eſt un des aboutiſſans du ſyſteme poreux ; là s'établira une ſalivation, qui aura lieu, tant que le reflux continuera de ſe faire par le travail non interrompu des entrailles, ou que le torrent ne ſera pas détourné.

L'action de l'air n'eſt pas toujours néceſſaire pour faire naître la petite vérole ; il peut ſe faire que l'embarras ſoit porté à ſon comble, de maniere qu'une cauſe intérieure, la plus légere, puiſſe mettre en jeu les entrailles.

La crainte de la petite vérole portée à l'extrême, ſera auſſi capable de donner naiſſance à cette maladie.

Ces faits, l'exemple des perſonnes, qui ſeules ont la petite vérole, dans un canton fort peuplé, ſans que même elle ſe communique aux gens qui les approchent, tous ces faits, dis-je, nous font croire que la petite vérole peut arriver indépendamment des miaſmes, & d'un levain préexiſtant dans la maſſe des humeurs.

Si c'étoit des miaſmes ou un germe, qui produiſiſſent la petite vérole, pourquoi, dans les grandes Villes, cette maladie ne ſeroit-elle pas épidémique tous les ans? On ne peut pas révoquer en doute, que chaque année il s'y trouve un nombre plus ou moins grand de perſonnes attaquées de la petite vérole.

Si ces faits répugnent à l'idée de virus & de miaſmes, il en eſt d'autres qui ſemblent lui être favorables. Beaucoup de gens, par exemple, gagnent la petite vérole, en gardant, ou en viſitant des malades affligés de cette maladie.

Nous avouons que nous ne croyons pas que de ces exemples on puiſſe conclure en faveur des miaſmes.

La cauſe de ces faits peut plus,

naturellement ſe déduire de l'ac
tion de l'air, qui par le ſoin bar
bare, que l'on a de barricader
& d'échauffer à l'excès la cham-
bre dans laquelle eſt renferme
le malade, ne peut que faire une
impreſſion fâcheuſe ſur les nerfs
de ces gardes, détruire l'harmo-
nie générale des parties organi-
ques, & donner la petite vérole
à celles qui ne l'ont pas encore
eue.

Nous pouvons ajouter à l'ac-
tion de l'air, l'effet d'une crainte
continuelle, dont on peut ſup-
poſer que ſont affectées ces mê-
mes perſonnes: elles ont beau
proteſter qu'elles ne craignent
rien, ce n'eſt que fanfaronnade;
tout le monde connoît trop
le danger de la petite véro-
le, & eſt trop prévenu en
faveur de ſa contagion, pour

que celui qui n'en eſt pas quitte ſoit bien plein de cette aſſurance qui met au-deſſus du danger.

Une mere, me dira-t-on ne garde pas ſon enfant; elle entre ſeulement dans ſa chambre, pour acquérir par elle-même la connoiſſance de ſon état, & n'y reſte qu'autant de tems qu'il lui en faut, pour ſe livrer au mouvement de tendreſſe qui la preſſe.

Qu'il nous ſoit permis de faire une queſtion. Quel eſt le motif qui détermine cette mere à reſter ainſi éloignée de ſon enfant, qui lui eſt cher, & qu'elle ne revoit que par des intervalles fort courts? C'eſt la crainte d'être attaquée de la même maladie, nous répondra-t-on. Eh bien! l'ame de cette mere eſt agitée par deux eſpeces de crain-

te à la fois ; l'une de perdre ſon enfant, qu'elle voit ſous le glaive d'une maladie meurtriere ; l'autre d'être elle-même atteinte de ſes coups.

Enfin, voit-on beaucoup de Médecins attaqués des maladies populaires ? On en a vu réſiſter à la contagion de la peſte, parce-qu'ils avoient ſçu s'armer de ce courage, qui émouſſe les traits de ces ſortes de maladies : on en a vu quelques-uns ſe laiſſer ſurmonter par la frayeur ; ils ont ſubi le ſort des autres Citoyens.

L'effet de cette crainte eſt un ſpaſme général ; il paroît, dans les mouvemens d'une grande frayeur, exiſter principalement à la peau. Qu'un homme éprouve un ſaiſiſſement, il devient pâle, tremblant, & friſſonne, la peau eſt toute grenue. Chez

les gardes ce n'eſt pas affaire de ſaiſiſſement ; mais c'eſt une crainte conſtante, & longtems continuée, le ſpaſme qui accompagne cet état, pour n'être pas auſſi ſenſible, n'en exiſte pas moins.

L'hiſtoire de l'Inoculation peut bien accréditer encore les idées de miaſmes & de germe, dans l'eſprit de ceux qui ſont prévenus de cette opinion.

L'inoculation conſiſte à introduire un fil impregné du pus de la petite vérole, dans une inciſion faite au bras ; au bout de qnelque tems la petite vérole ſe déclare.

A qui fait-on cette operation? A des enfans qui ne l'ont jamais eue ; à des enfans chez leſquels e tiſſu cellulaire eſt très-ſuſceptible d'action. Dans quel tems

le fait-on ? Dans un âge deſtiné par la nature à cette révolution. Que fait le pus ? Il excite l'action de l'organe cellulaire, qui eſt bien-tôt ſuivie de la réaction des entrailles.

Ajoutez à l'effet du fil, celui de la crainte, qui doit y entrer auſſi pour quelque choſe. Il eſt d'expérience que toute idée de ce qui peut faire mal, effraie les enfans : le traitement préparatoire, l'appareil de l'opération ſuffiſent pour leur faire concevoir l'idée d'un plus grand mal.

Cette attention que l'on a de les empêcher de ſortir de l'appartement où ils ont été renfermés, n'eſt-elle pas une raiſon de crainte pour des enfans ?

Les adultes n'en ſont pas plus à l'abri ; il eſt vrai qu'ils ont une force de raiſon ſupérieure à celle

des enfans ; mais elle ne ſert qu'à leur faire appercevoir des dangers, dont les autres n'ont nulle idée. On dit ſans fondement, que ſur cent inoculés il en meurt deux : cette force de raiſon leur fait craindre d'être l'un des deux qui doivent être les victimes.

Il eſt cependant une vérité à laquelle nous ne pouvons pas nous refuſer, c'eſt que ſouvent les perſonnes qui ſoignent les malades affligés de la petite vérole, ont quelques puſtules dans diverſes parties de leur corps.

Nous croyons très-fermement que la petite athmoſphere dont eſt environné le malade, eſt chargée de parcelles de pus, qui en ſe détachant du corps, s'élevent avec la matiere de la tranſpiration.

L'Infirmier qui reçoit conti-

nuellement l'impreſſion de cet air, peut bien avoir des puſtules dans quelques endroits de ſon corps, comme il arrive qu'on ſe trouve infecté de la galle, après avoir couché, ou touché une perſonne affligée de la même maladie.

C'eſt une vraie inoculation, dont le peu d'effet qui ſe borne à la peau, prouve bien qu'il faut autre choſe que l'action de l'air, ou du pus ſur la peau, pour faire naître la petite vérole.

Nous avons dit plus haut, que la petite vérole étoit une maladie de l'enfance : nous nous ſommes fortifiés de l'autorité de Sydenham, qui regarde la rougeole comme propre à cet âge.

Hypocrate eſt réputé n'avoir pas connu cette maladie, parce-qu'on ne la trouve pas décrite

dans ſes ouvrages : il eſt pourtant vrai qu'il met au nombre des maladies propres aux dernieres années de l'enfance, une eſpece de tubercules, que l'on pourroit prendre avec raiſon pour les puſtules de la petite vérole.

Cette conjecture nous ſemble d'autant mieux fondée, que ces puſtules paroiſſent dans l'âge, où arrive ordinairement la petite vérole. De plus, Hypocrate donne le nom de tubercules à des exanthemes de cette eſpece ; car dans le paſſage que nous avons cité, il appelle tubercules des puſtules qui s'élevent peu au-deſſus de la peau. *A tuberculis*, dit-il, *quæ a ciceris ſimilitudine therminti dicuntur*. D'ailleurs les puſtules de la petite vérole diſcrete ſont aſſez larges & aſſez

élevées, pour qu'on les considere comme des vrais tubercules.

On objectera peut-être que si Hypocrate eût connu la petite vérole, il l'auroit décrite dans quelques-uns de ses Ouvrages. On répond qu'il peut bien se faire qu'il l'ait connue, quoiqu'il ne l'ait pas décrite; mais sous un autre nom, que celui que lui ont donné les Latins. Nous pouvons ajouter, que souvent il ne fait qu'indiquer les maladies, sans entrer dans aucune description. Il parle de la goutte, par exemple, dans ses Aphorismes: mais nous ne nous rappellons pas qu'il en ait fait quelque part la description. Nous avons donc un puissant motif de croire qu'Hypocrate a connu la petite vérole: or, en admettant que c'est elle qu'il a désignée par les

tubercules dont il eſt queſtion ; il demeure pour conſtant qu'elle eſt une maladie de la derniere enfance.

Pour réſumer en peu de mots, la petite vérole eſt une maladie propre à ce tems de l'enfance, qui avoiſine l'adoleſcence ; elle eſt une révolution que ſe ménage la nature ; ſon méchaniſme conſiſte dans une correſpondance d'action entre les entrailles & le tiſſu cellulaire à la peau : tout ce qui peut exciter le jeu ou le mouvement des entrailles & du tiſſu cellulaire, peut donner naiſſance à la petite vérole : la cauſe primitive & eſſentielle, eſt un embarras dans les entrailles ; les cauſes déterminantes ſont l'action de l'air, la crainte, le ſaiſiſſement, ou du pus inféré dans le tiſſu cellulaire ; ſelon que

ces cauſes agiſſent plus fortement, elles determinent le caractere de la petite vérole.

Les accidens qui caractériſent la petite vérole confluente, dépendent d'un trouble dans l'action des nerfs, d'une irrégularité dans leurs mouvens. Ces mouvemens trop précipités annoncent un embarras.

Un embarras conſidérable, ou bien de fortes paſſions, une action forte & déſagréable de l'air, un ſaiſiſſement, le vice d'un organe, avec un médiocre embarras, font prendre à la petite vérole un mauvais caractere. L'âge, enfin, la rend plus ou moins maligne, 1°. ſelon qu'il s'éloigne plus de l'enfance; 2°. qu'il eſt plus propre à ces grands mouvemens trop précipités, & aux embarras; 3°. que

l'action des entrailles eſt plus reſſerrée, & s'étend moins facilement ; 4°. qu'il avoiſine plus l'âge des profondes méditations.

CHAPITRE VIII.

Du traitement de la petite vérole.

Il n'eſt pas de maladie, ſi l'on en excepte la fievre maligne, dont le traitement ſoit auſſi varié, que celui de la petite vérole : les uns veulent pouſſer au dehors le venin, ils emploient les remedes échauffans ; les autres regardent la petite vérole comme une maladie inflammatoire, occaſionnée par une humeur âcre & active ; ils ſe propoſent de diminuer l'effervescence du ſang ; ils veulent noyer le levain, afin de

diminuer ſa férocité ; ils ont recours aux rafraichiſſans.

C'eſt de-là que ſont nées les deux principales méthodes de traitement, employées pour la petite vérole, dont l'une échauffante, l'autre rafraîchiſſante ; chacune a ſes adverſaires & ſes partiſans : la raiſon en eſt, qu'elles ont été l'une & l'autre ſuivies de ſuccès, & qu'elles ont été toutes les deux malheureuſes. L'une des deux mérite-t-elle une préférence décidée ? Cette queſtion eſt interreſſante.

A conſidérer la petite vérole ſous le point de vûe, ſous lequel nous l'avons préſentée, il eſt certain que les échauffans ſont bien ſouvent pernicieux ; ils irritent les nerfs, ils excitent en eux des criſpations ; il en doit réſulter un plus grand trouble,

une plus grande irrégularité dans les mouvemens de la nature ; les étranglemens & la gangrenne en ſont plus à craindre : il eſt pourtant des petites véroles où ils conviennent. Dans ce cas, il eſt prudent d'employer ceux qui ont une vertu antiſpaſmodique ; dans d'autres, ceux qui ont quelque choſe de nourriſſant, ſont utiles : le vin, par exemple, avec le ſucre, en réveillant l'eſtomac & les inteſtins, les met en état de rétablir, par leur réaction, l'éruption des puſtules.

L'uſage immodéré des lavemens, les lavages dont on inonde les malades, dans la méthode contraire, ſont capables de produire des effets auſſi malheureux ; l'eſtomac & les inteſtins en ſont fatigués, diſtendus, irrités ; la

nature eſt détournée de ſon ouvrage, ou pour mieux dire, elle eſt troublée, l'effort critique eſt interrompu.

Par un vice de reſſort, que ces lavages font naître dans les inteſtins & l'eſtomac, les entrailles languiſſent, elles ne ſont plus propres à cette réaction néceſſaire, pour procurer & ſoutenir l'éruption ; la nature, enfin, s'affaiſſe. Nous croyons que cette méthode n'eſt jamais utile.

Une méthode douce & calmante, dérive de nos principes ſur les cauſes de la petite vérole confluente, c'eſt celle qu'employoit Sydenham. Pleins de nos principes, & enhardis par ſon exemple, nous l'avons étendue à toutes les maladies du genre de la petite vérole ; elle nous a également réuſſi.

Les calmans & le régime nourrissant, qui entrent dans la méthode dont nous avons parlé, sont peut-être ce qui la rend si heureuse.

Par rapport au régime nourrissant, ce Médecin n'est pas le seul qui l'ait conseillée. Un autre nous a dit avoir nourri des enfans, pendant tout le tems d'une petite vérole confluente; il nous a assuré qu'il s'en étoit fort bien trouvé. Nous permettons volontiers une nourriture legere aux personnes attaquées de ce genre de maladies.

La nourriture, dans les maladies, est un point qui ne fixe pas assez l'attention des Médecins : il en est beaucoup où il conviendroit peut-être mieux de faire manger les malades, que d'essayer de les guérir par des sai-

gnées & des purgations ſans nombre. Dans les fievres malignes, par exemple, où l'on remarque eſſentiellement un abattement extraordinaire, un aſſoupiſſement conſtant, un délire obſcur, un pouls petit, ſerré, foible; dans ces fievres, les nerfs ſont quaſi étranglés; ils ſont grippés, & les entrailles, par conſéquent, gênées dans leur action, le manger ſeroit peut-être de la plus grande utilité.

La pulpe alimentaire formeroit une eſpece d'onguent intérieure, ou d'onction balſamique qui, en même-tems qu'elle ſoutiendroit les forces, adouciroit les nerfs, les calmeroit, les amadoueroit; elle ſeroit capable de rétablir, ou de faire jouer le reſſort de l'eſtomac & des inteſtins. Cettte fievre, à la bien conſidé-

rer, tient le milieu entre l'aîgu & le chronique ; la route que l'on doit prendre doit donc auſſi être une route moyenne.

Le lait mêlé avec trois parties d'eau, étoit la boiſſon que conſeilloit Sydenham à ſes malades : on ne voit pas qu'il leur en fît faire un uſage immodéré. Cette boiſſon, ainſi que la petite bierre, a les qualités que nous exigeons : elles ſont douces & nourriſſantes. Il y ajoutoit des bouillons faits avec les farineux. La purée de lentilles, & autres de cette ſorte, ſont tout ce que nous croyons de plus propre à remplir notre objet.

Dans les petites véroles confluentes, de la mauvaiſe eſpece, il faiſoit prendre de l'acide vitriolique, mêlé avec de l'eau : c'eſt, ſans doute, cette pratique

qui a donné tant de vogue à la méthode rafraichiſſante ; mais nous oſons dire qu'ici on prend le change. Cette boiſſon acide faiſoit l'effet d'un cotdial calmant : c'étoit moins en agiſſant ſur la maſſe du ſang, qu'il produiſoit un ſi grand bien, qu'en réveillant l'action de l'eſtomac & des inteſtins.

Il excitoit, par des impreſſions agréables, les nerfs prêts à perdre toute leur action, par le travail forcé auquel ils avoient été obligés de ſe livrer. Il eſt bien conſtant qu'un cordial de cette nature étoit bien plus capable de ranimer, que ceux d'une qualité échauffante.

Les grands mouvemens avoient dû exciter une vive chaleur dans toute l'étendue des entrailles : la nature, fatiguée par cette chaleur

leur importune, devoit éprouver une ſenſation bien plus agréable de l'impreſſion d'une liqueur qui porte avec elle la fraîcheur, que de celle d'un remede incendiaire.

Nous ne banniſſons pas abſolument de notre méthode l'uſage des ſaignées, mais elles doivent être ménagées. On ne doit pas y avoir recours indiſtinctement pour toutes ſortes de malades, elles ſont principalement utiles aux adultes forts & vigoureux : nous préférons celles du pied à celles du bras, nous ſommes perſuadés qu'elles ſeroient encore plus utiles ſi on les pratiquoit aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux, par le moyen des ſangſues.

Une ſaignée peut faire du bien, quelquefois une ſeconde, une troiſieme eſt rarement utile;

elle ne fait, le plus ſouvent, que retarder la guériſon de la maladie. Nous avons obſervé que les ſaignées ne font preſque jamais rien au fond des maladies; elles calment les ſymptômes, encore ſouvent leur effet n'eſt-il que momentaire. Nous avons la preuve que les calmans en font plus qu'elles: au reſte, nous ne croyons pas que trois ſaignées puiſſent tuer un malade, à qui deux auront été utiles.

Quant à l'uſage des purgatifs, nous ſommes perſuadés que ſi l'on pouvoit prévoir l'attaque de la petite vérole, & la faire précéder d'une ou de deux purgations, elles feroient grand bien. 1°. Elles débaraſſeroient une ſaburre, qui ſeule, par l'irritation qu'elle cauſe aux nerfs, peut faire prendre un mauvais caractere à

la petite vérole : il eſt de fait que l'émétique donné à propos, au commencement d'une petite vérole confluente, rend ſa marche plus réguliere, & moins périlleuſe : 2°. elles pourroient diminuer l'embarras des entrailles ; la nature en ſeroit allegée, plus à ſon aiſe, & les accidens de la petite vérole en ſeroient moins terribles.

Nous croyons, au contraire, que l'on doit éviter l'uſage des purgatifs pendant le cours de la petite vérole, doués d'une qualité irritable, ils troubleroient l'action des nerfs ; ils y mettroient la confuſion, par l'impreſſion qu'ils feroient ſur les entrailles. Malgré l'aſſurance qu'ait pu nous donner le ſçavant Médecin, Auteur de la méthode dont nous avons parlé, nous ne

pouvons pas nous empêcher d
les redouter.

Nous ajouterons que dan
toutes les maladies où la fievr
eſt aſſez forte pour faire criſe
nous avons toujours obſervé qu
les purgations étoient infruc
tueuſes, même nuiſibles, à
moins que le tems de les place
ne fût indiqué par la nature
données alors, les ſelles qu'il
procurent ſont bien liées d'u
bon jeaune, & ont la vraie con
ſiſtance de purée.

Nous ſommes aſſurés qu'o
ne pourra pas nous citer un ſeu
exemple d'une maladie aîgu
bien guérie, ſans que l'excrétion
d'une pareille matiere n'ait eu
lieu : c'eſt de l'élaboration de
cette matiere, que s'occupe la
nature, dans ſes grands mouve-
mens; c'eſt ce travail que nous

appellons fievre. La fievre eſt donc un mal néceſſaire ; & ſouvent le malheur eſt qu'elle ne ſoit pas aſſez forte.

Les veſſicatoires ſont auſſi employés dans le traitement de la petite vérole, leur uſage eſt quelquefois fort utile, ils appellent & fixent l'effort de la nature dans un endroit toujours moins important que nos principaux organes : ils font évacuer une certaine quantité d'humeurs qui diminue la maſſe totale ; mais doit-on approuver l'uſage où l'on eſt de les appliquer aux jambes.

Sydenham les faiſoit mettre à la nuque ; nous croyons ſon avis fondé : la nature, dans la petite vérole confluente, a en vûe de ſe procurer une voie de décharge ; l'endroit qu'elle ſe

choisit est l'arriere bouche ; il s'y établit une salivation ; toute la tête se tuméfie considérablement, elle devient le terme de l'effort de la nature : la petite vérole ne prend une tournure heureuse, quand ce gonflement & la salivation se soutiennent ; ils sont donc nécessaires.

Quel est l'effet d'un vessicatoire appliqué à la nuque ? Il détermine l'effort de la nature, vers l'endroit où elle a un penchant naturel : il sert à entretenir le gonflement de la face ; dans le cas où la salivation viendroit à se supprimer, on ne courreroit pas le risque de voir prendre des fausses routes au torrent des humeurs, avant d'avoir pu se diriger vers l'égoût qu'auroient procuré aux jambes les vessicatoires. Nous regardons

la nature comme un guide fort ſage, & nous nous en tenons au précepte d'Hypocrate, *quo natura vergit, eo ducendum.* Il faut ſuivre la route que nous montre la nature.

CHAPITRE IX.

De l'Inoculation.

TOUT ce que nous avons dit au ſujet du traitement de la petite vérole, regarde, ſurtout, la petite vérole confluente; car la diſcrette eſt une maladie ſi naturelle, & ſi rarement accompagnée de danger; que ſouvent le Médecin n'eſt néceſſaire que pour empêcher qu'on ne donne des remedes.

Cette eſpece de petite vérole

a pourtant quelquefois une fin malheureuſe ; mais le danger auquel elle expoſe, n'eſt pas comparable à ceux qui accompagnent la petite vérole confluente. Il y a des malades attaqués de cette derniere eſpece, qu'il n'eſt pas poſſible de guérir, quelque ſoit le traitement que l'on emploie. Les hommes ſeroient trop heureux, ſi l'on pouvoit les garantir d'un ennemi auſſi furieux. Ne trouvera-t-on jamais le moyen de les en préſerver ? la Circaſſie en a découvert un qu'elle a indiqué à l'univers entier. Beaucoup de Nations en font un uſage heureux : la France elle-même ſembloit vouloir l'adopter. Il s'eſt élevé tout-à-coup un cris contre cette pratique.

Le Sénat auguſte, dépoſitaire des Loix, qui veille ſans ceſſe à

la ſûreté publique, n'a pas cru devoir rejetter ces plaintes : il a rendu un Arrêt qui défend l'Inoculation dans les Villes & Fauxbourgs de ſon Reſſort, juſques à ce que les Médecins ayent décidé ſi elle eſt utile ou nuiſible au genre humain.

Pour nous mettre à portée de juger ſainement une queſtion auſſi interreſſante, nous n'avons pas cru devoir nous en tenir à l'examen qu'en ont fait quelques Citoyens zèlés : ce n'eſt pas que nous n'accordions à leurs raiſons toute la force qu'elles peuvent avoir ; mais nous avons imaginé qu'une hiſtoire approfondie, de la petite vérole, nous fourniroit une lumiere plus éclatante ſur le fait de l'Incoculation.

Pleins de cette idée, nous nous ſommes livrés à des recher-

ches ſur la petite vérole ; nous avons déduit de ſes phenomenes ſa cauſe la plus naturelle ; nous avons développé la nature de cette maladie, & nous en avons fait voir l'origine. Juſques-là nous avons répondu aux vœux des Magiſtrats.

Avant d'entrer dans aucun détail relatif à l'Inoculation, nous nous ſommes propoſés d'examiner ſi les plaintes & les murmures qui les ont déterminés à faire un decret auſſi ſage, étoient fondés.

La ſaiſon propre, a-t-on dit, à la petite vérole, eſt le printems : cette maladie continue l'été, elle ceſſe l'automne, à peine en voit-on quelques traces pendant l'hiver. Cependant le froid aîgu qui a conſtamment regné pendant tout le tems de celui-ci,

n'a pas empêché que cette maladie n'ait continué dans toute ſa force, il ſemble même qu'elle ait été plus répandue. A quelle autre cauſe, a-t-on ajouté, qu'à la pratique de l'Inoculation non interrompue pourroit-on raiſonnablement imputer cette opiniâtreté ?

La petite vérole peut exiſter ; & elle exiſte en effet pendant l'hiver, indépendement de la pratique de l'Inoculation.

Nous avons poſé pour principe, que ce qui pouvoit faire naître un embarras dans les entrailles, ou augmenter celui qui y exiſtoit déja, étoit capable de produire la petite vérole.

De ce principe, nous avons conclu qu'une conſtitution de l'air, propre à déterminer un accès de goutte, un rhumatiſme,

un flux hémorrhoïdal, ſi la nature y avoit du penchant, feroit paroître la petite vérole dans les perſonnes qui ne l'auroient pas encore eue. Or, quelles ſont les maladies qui ont regné pendant cet hiver, concurremment avec la petite vérole? Il y a eu beaucoup de rhumatiſmes: bien des perſonnes ont été affligées de la goutte; un grand nombre ont eu des catharres; il y a eu des dyſenteries. L'obſervation confirme donc nos idées ſur l'identité des cauſes de ces maladies.

Nous avions encore dit qu'un froid aîgu, en agiſſant fortement ſur le tiſſu cellulaire, faiſoit refouler la maſſe des humeurs vers les entrailles, où elles formoient embarras, qu'il portoit également l'action du dehors en dedans: or, il eſt bon d'obſerver

que le froid cet hiver, a été non-seulement fort aîgu, mais encore long-tems continué. Le travail des entrailles a donc dû être troublé, & par l'abord des humeurs, & par celui de l'action du dehors : de-là est né cet effort de la nature, qui a prodduit la petite vérole, la goutte, &c.

C'est donc sans aucun fondement que l'on a attribué à la pratique de l'Inoculation, la continuité de la petite vérole ; elle avoit sa source dans la constitution de l'air.

Il n'est pas sans exemple qu'il y ait eu des épidémies de petite vérole pendant l'hiver.

Sydenham, chap. 6. nous apprend que les maladies qui regnerent pendant les annnées 1669, 1670, 1671 & 1672, furent une petite vérole, une rou-

geole & une dyſenterie. Voici l'ordre qu'elles obſerverent.

La petite vérole & la rougeole commencerent enſemble, au mois de Janvier 1669 & 1670, ſans cependant que la petite vérole fût autant épidémique que la rougeole : elles marcherent également, juſqu'à ce qu'enfin la petite vérole reſtât ſeule; bien entendu cependant qu'elle cédoit le pas, pendant l'automne, à la dyſenterie : enfin, la petite vérole ne céda plus en force à la dyſenterie, dans l'année 1672, c'eſt-à-dire qu'il y eut, pendant l'automne de cette année, autant de gens malades de la petite vérole, que de la dyſenterie.

Cette hiſtoire prouve, 1°. que pendant l'hiver la petite vérole peut exiſter; 2°. que la même conſtitution de l'air peut produi-

re la rougeole, la petite vérole & la dyſenterie; 3°. enfin, que nos idées ſur la cauſe de ces maladies, ſont fondées en raiſons, & confirmées par expérience.

Nous obſerverons en paſſant, que la dyſenterie tient ſouvent lieu d'hémorrhoïdes.

Cette même hiſtoire dépoſe auſſi en faveur de l'Inoculation, & doit bien opérer ſa juſtification.

Nous croyons bien qu'une perſonne qui ſoignera, ou viſitera un inoculé, pourra gagner la petite vérole: nous en avons donné la raiſon ailleurs: nous n'en imaginons pas pour cela que quelques inoculés puiſſent occaſionner une épidémie.

La petite vérole eſt une maladie cruelle; la mort qui ſouvent l'accompagne, n'eſt pas la ſeule

choſe qui la rende effrayante ; elle laiſſe quelquefois après elle les impreſſions les plus facheuſes ; elle conduit aux maux les plus cuiſans, qui tourmentent ſans ceſſe ceux qu'ils affligent, & leur rendent deſirable la mort qui doit les terminer.

L'organiſation des yeux ſe détruit chez les uns ; ils ſont privés de la lumiere le reſte de leurs jours : chez d'autres, il s'établit des ſuppurations dans les organes eſſentiels à la vie. Chez quelques-uns il s'ouvre, à l'extérieur, des ulceres ſales & dégoutans, qui gênent les mouvemens des parties où ils ſe trouvent, & les rendent inutiles. Qui le croiroit? La vie dépend de leur durée : leur ſuppreſſion conduit à la mort.

Tous ces maux ſont les ſuites

les plus ordinaires de la petite vérole confluente : ils dépendent de ces fauſſes routes que ſe fraie la nature dans les efforts qu'elle fait pour enlever les embarras qui la gênent.

La petite vérole confluente dépend, comme nous l'avons dit, d'une action trop forte & trop précipitée des nerfs, d'une irrégularité dans leurs mouvemens, du défaut d'aiſance dans les oſcillations du tiſſu cellulaire. Si l'on veut réfléchir maintenant ſur la cauſe de tous ces effets, l'on verra qu'elle tient elle-même à bien des circonſtances.

Une chaleur importune, un froid âpre, trop long-tems continué, des paſſions vives, un chagrin dévorant, un embarras trop conſidérable, le vice d'un organe, toutes ces circonſtances

ſont bien propres à faire prendre un mauvais caractere à la petite vérole.

Il en eſt d'autres, dont la conſidération n'eſt pas moins importante; elles offrent les ſituations les plus touchantes.

Une femme devient groſſe; pendant ſa groſſeſſe elle eſt priſe de la petite vérole; l'enfant qu'elle porte dans ſon ſein trouble la marche de cette maladie; l'organe qui le contient ne permet pas la réaction des entrailles, l'effort critique ſe porte vers lui, l'éruption ſe fait mal, tout eſt confuſion; les convulſions ſurviennent; la mere & l'enfant meurent.

Une femme nouvellement accouchée, eſt expoſée à d'auſſi grands dangers. Pendant le travail de l'enfantement, la nature

a fait les plus puiſſans efforts ; l'action des nerfs a été très-vive ; à peine ſont-ils rentrés dans le calme, il leur reſte encore une grande diſpoſition au ſpaſme ; tout l'effort eſt dirigé vers les entrailles ; il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, que le méchaniſme de la petite vérole puiſſe s'établir alors ; combien de victimes nous ont appris le danger de ce cruel état !

La petite vérole n'eſt guere moins dangéreuſe aux femmes, qui touchent au moment de cette révolution périodique, que la nature s'eſt ménagé chez elles : lorſqu'elle eſt prête d'arriver, l'organe qui lui eſt deſtiné entre en action, il attire à lui toutes les forces de la nature ; les nerfs de tout le corps ſont dans une ſorte de tremouſſement & de

déſordre, qui ne ſe manifeſtent que trop chez quelques femmes; le travail de la petite vérole en devient moins régulier, l'éruption eſt difficile; la malade coure les plus grands riſques, elle peut perdre la vie.

Une maladie, que tant de conjectures peuvent rendre mortelle, eſt un objet bien effrayant pour l'humanité: la petite vérole a ce cruel avantage, qu'elles arrive néceſſairement, le petit nombre d'hommes qui en ſont exempts, en dénotent bien la néceſſité: bien plus, à la conſidérer, ſuivant nos recherches, elle eſt une eſpece de gourme, une grande révolution utile que s'eſt ménagée la nature, pour maintenir l'ordre dans ſes opérations; elle eſt propre à la derniere enfance; c'eſt là l'âge où elle prend

le plus rarement le caractere de la petite vérole confluente, c'eſt l'âge, par conſéquent, où elle expoſe à moins de danger : dans un âge plus avancé, au contraire, elle s'écarte des loix ordinaires de la nature, elle doit avoir des ſuites bien plus funeſtes.

Dans la euneſſe, le corps qui vient d'arriver à ſon dernier degré d'accroiſſement, eſt tout plein des ſucs qui doivent être employés à la croiſſance; il eſt donc ſujet à cette ſurabondance d'humeurs, d'où naiſſent les embarras : à ce même âge les nerfs ſont toujours en action, la cauſe la plus légere peut les ébranler, & exciter leurs mouvemens ; c'eſt l'âge des paſſions vives & fougueuſes. L'expérience nous a appris qu'il étoit l'âge propre aux grandes hémorrhagies.

Dans l'âge virile, qui vient après celui-ci, l'homme se livre à des occupations plus sérieuses; c'est l'âge des grandes combinaisons; tout l'effort paroît être dans l'épigastre; l'action se porte en bas, elle se concentre dans les entrailles, elle s'y fixe; c'est le tems où se déclarent les maladies qui dénotent le plus leur travail, tels sont la goutte, les hémorrhoïdes; il est l'époque du premier développement de la mélancholie; le tissu cellulaire est moins agissant alors: la petite vérole, dans cet âge, doit avoir très-rarement une fin heureuse.

Plus les hommes avancent en âge, plus la nature affecte ce penchant & s'y habitue.

S'il est un moyen de prévenir de si funestes effets, la raison

nous dicte d'y avoir recours, il devient une reſſource pour l'Etat, en lui conſervant des Citoyens, une voie d'aſſurance pour un pere de famille, à qui tous ſes enfans ſont chers ; il eſt la ſource du plus heureux calme pour chaque Citoyen, qui n'eſt plus troublé par la crainte de ſuccomber ſous les coups meurtriers d'une maladie auſſi affligeante.

La pratique de l'Inoculation a donc de grands avantages, n'eût-elle que celui de délivrer les hommes de toutes les inquiétudes qui offuſque la raiſon de ceux qui n'ont pas encore été attaqués de la petite vérole ; ils ſont preſque toujours dans des tranſes cruelles, qui les privent de toutes les douceurs de la vie ; car ce n'eſt vivre, ou c'eſt vivre bien malheureuſement que toujours craindre.

Ce qui eſt un point fort eſſentiel encore, c'eſt que l'Inoculation eſt un moyen de ſe procurer la petite vérole à ſon gré, & ſelon ſes deſirs.

Nous pouvons ajouter, qu'en donnant la petite vérole aux enfans, on ſe rapproche du cours ordinaire de la nature, qui a fixé à cet âge l'époque de cette révolution ; on prévient ſes écarts ; on la rappelle à ſon giron, s'il eſt permis de parler ainſi.

Le public n'ignore pas les avantages de cette pratique : il ſait, par les calculs qui ont été faits, que ſur chaque centaine on conſerve la vie au moins à huit Citoyent ; cependant il a peine à vaincre ſes préjugés ; quelques difficultés le retiennent encore.

CHAPITRE X.

CHAPITRE. X.

Où l'on répond à la fameuſe queſtion, ſi l'on peut être attaqué deux fois de la petite vérole.

LA premiere, & la plus importante, eſt de ſavoir s'il n'eſt pas poſſible d'avoir deux fois la petite vérole.

Le Médecin qui, peut-être, a fourni la plus longue carriere dans l'exercice de la Médecine, & qui, ſûrement, a vû le plus de malades pendant ce long intervalle de tems, M. du Molin a dit qu'il n'a jamais traité deux fois le même malade de la petite vérole.

Boerrhave, au rapport de l'un de ſes éleves, en diſoit autant;

Il eſt vrai qu'il avoit commencé tard l'exercice de la Médecine, il avoit déja mis la derniere main à ſes Aphoriſmes. Il n'avoit par conſéquent pu voir autant de malades.

Le témoignage de ces deux hommes célebres, ſuffiroit peut-être pour faire croire que la petite vérole n'eſt pas ſujette à la récidive. Cependant il eſt des Médecins, qui aſſurent l'avoir obſervée deux fois dans le même ſujet.

Nous ne dirons pas ici qu'il eſt facile de la confondre avec d'autres maladies du même genre. Ce ſeroit douter de la ſagacité & des talens de ces Médecins, nous les en croyons ſur leur parole; mais nous rejetterons les mêmes aſſertions, qui nous ſeront faites par d'autres per-

ſonnes, que des Maîtres en l'art de guérir. Il eſt trop facile de ſe méprendre ſur le caractere de ces maladies, pour que nous leur accordions notre confiance.

Il s'en eſt peu fallu que la rougeole, que vient d'eſſuyer Monſeigneur le Duc de Chartres, n'ait été réputée une vraie petite vérole. La nouvelle s'en étoit répandue. Les Anti-Inoculateurs triomphoient, la maladie a été trop courte ; l'on a été à Verſailles dans une trop grande ſécurité, pour que le Public déja prévenu, ſoit reſté longtems dans l'erreur.

Il s'eſt quelquefois fait dans le même malade deux éruptions conſécutives, qui toutes les deux ont été abondantes, & ont mis les malades en danger : ceux qui rapportent ces faits, en con-

cluent que l'on peut être attaqué deux fois de la petite vérole.

La vérité de tous ces faits ſuppoſée, l'Inoculation en ſeroit-t-elle moins utile au genre humain !

Si les exemples de la récidive de la petite vérole naturelle ſont rares, l'on eſt bien en droit de penſer que ceux, que fournira celle de la petite vérole artificielle, le ſeroient auſſi : ainſi, comme celui qui aura deux fois la petite vérole naturelle, ſera dans la proportion d'un entre trois mille ; la petite vérole naturelle ne ſurviendra à l'artificielle, qu'une ſeule fois ſur trois mille.

Nous diſons donc, que quand même il ſeroit vrai que la petite vérole pût attaquer deux fois le même homme, il n'en faudroit

pas plus rejetter la pratique de l'Inoculation.

En conſidérant toujours la petite vérole, ſelon nos recherches, nous oſons aſſurer que les exemples cités ne prouvent pas que la petite vérole artificielle ſoit ſujette à la récidive.

La petite vérole eſt un effort critique, qui ſe fait dans les entrailles, & ſe porte à la peau; or toutes les fois que la criſe ſera imparfaite, la petite vérole pourra bien reparoître; parcequ'une maladie dont la criſe eſt imparfaite, eſt ſujette à la récidive. *Poſt Criſim reliquiæ faciunt recidivam.*

Dans quelle eſpece de petite vérole la criſe eſt-elle incomplette? C'eſt dans celle où l'effort critique eſt troublé, & ne ſe fait pas régulierement. Ce trouble

& cette irrégularité ne ſe rencontrent, que dans la petite vérole confluente.

La cauſe primitive & eſſentielle de la petite vérole, eſt un embarras dans les entrailles : la nature irritée fait des efforts pour le détruire. Quand il eſt peu conſidérable, elle en vient facilement à bout, à moins qu'elle ne ſoit diſtraite par quelque cauſe particuliere. Elle tranſporte une partie de la matiere de cet embarras dans le tiſſu cellulaire ; il ſe forme à toute l'habitude du corps, des puſtules larges, pleines & fort élevées ; cet épanchement, quand le méchaniſme dont il dépend n'eſt pas dérangé, eſt ſi abondant, qu'il n'eſt pas poſſible d'en imaginer un qui l'égale. Cette matiere ainſi miſe en dépôt, tra-

vaillée par le tissu cellulaire dont l'action se renouvelle & augmente au huitieme jour, cette matiere, disons-nous, se change en pus, pour se détacher ensuite sous la forme de croutes.

Si la petite vérole suit exactement cette marche, la crise est complette; elle ne fournit aucuns restes qui puissent former la matiere d'une seconde éruption. Une petite vérole de cette espece n'est pas sujette à la récidive; c'est une petite vérole discrette.

Telle est le caractere de celle donnée par l'Inoculation. La nature agit avec aisance; tous ses mouvemens sont libres & réguliers; l'appareil critique se fait sans gêne; l'éruption & la suppuration sont parfaites. Or, tout ce qui se change en pus dans

les maladies, ne peut occaſionner leur retour, parceque la maturation a beſoin de cette régularité de mouvement néceſſaire dans un effort vraiment critique.

Quod in pus vertitûr, id morbi revertionem non facit: ipſa namque maturatio, ſimul & judicationis & excretionis rationem habet.

Dans la petite vérole confluente, au contraire, il y a peu d'élévation à la peau; il n'y a pas de vraie ſuppuration; une ſeule voie eſt ouverte, pour faire ſortir ce qui reflue des entrailles; c'eſt celle de la ſalivation.

Cette évacuation n'eſt pas comparable à celle de la petite vérole diſcrete: dans celle-ci, elle ſe fait par toute l'habitude du corps; elle devroit pourtant

être plus abondante dans celle-là, puiſqu'il eſt vrai que, dans la petite vérole confluente, l'embarras eſt, pour l'ordinaire, plus conſidérable.

Les entrailles reſtent ſurchargées de cette matiere, qui n'a pû être tranſportée dans le tiſſu cellulaire; leur travail en devient plus difficile, plus long & moins régulier: il peut arriver qu'une partie ſeulement ſoit bien travaillée, & ſubiſſe une parfaite coction; elle ſeule ſera évacuée par la voie des ſelles; la nature en paroîtra plus à ſon aiſe, & l'on jugera la maladie guérie. Ce calme eſt un calme trompeur; le trouble renaît bientôt; la nature recommence ſon travail, fait de nouveaux efforts; une nouvelle quantité de matiere ſe porte à la peau, & forme l'éruption.

Elle tarde plus ou moins à reparoître, ſelon que les cauſes propres à ébranler les entrailles, agiſſent plutôt ou plus tard. Cette ſeconde éruption n'eſt pas plus parfaite que la premiere, ſoit que la nature ait plus de penchant à reprendre ſon premier cours, ſoit que le tiſſu cellulaire offre la même réſiſtance, ou que même (ce qui eſt plus vraiſemblable) la premiere éruption ait aidé à lui fait perdre l'aptitude au méchaniſme de la p - tite vérole diſcrete.

Il pourroit bien arriver que, ſi l'éruption ſecondaire tardoit trop longtems à ſe faire, ce reliquat donnât lieu à quelqu'autre maladie effrayante par ſes accidens.

Il pourroit bien être auſſi la cauſe d'une maladie chronique,

dont le remede le plus souverain seroit l'Inoculation.

Nous craindrions fort qu'elle ne pût pas se pratiquer sans danger. Le vice de ressort, dans quelqu'organe, qui en auroit été l'effet, empêcheroit le mouvement des nerfs, dont il auroit rappellé & fixé toute l'action au dedans : au reste, pour les grands maux, il faut de grands remedes. *Extrema extremis.*

La seule petite vérole, par conséquent, dont on puisse craindre d'être attaqué plus d'une fois, est la petite vérole confluente ; mais cette espece, à la bien considérer, est une petite vérole manquée. La bonne, la vraie, la salutaire même, si l'on veut, est la petite vérole discrete, qui est celle de l'inoculation.

Cette premiere question bien

diſcutée, nous met en état de réſoudre une ſeconde difficulté.

La petite vérole donnée par inoculation, n'introduiroit-elle point dans le ſang un levain étranger, qui pourroit être le germe d'autres maladies?

Selon nos recherches, la petite vérole n'eſt pas l'effet du développement d'un germe; elle dépend d'un embarras dans les entrailles; elle eſt une révolution que ſe ménage la nature, pour jouir de toute ſa liberté.

Le pus de la petite vérole, introduit dans le tiſſu cellulaire, ne produit ſon effet, qu'en excitant l'action du ſyſtême poreux, qui met en branle les entrailles, & donne lieu à leur réaction.

Quand le méchaniſme critique eſt auſſi libre, & ſe fait avec autant de régularité qu'il le fait

dans la petite vérole de l'Inoculation, toute la matiere qui formoit l'embarras ſe trouve bien travaillée ; l'évacuation critique ſe fait complettement ; il n'y a plus à craindre dans les entrailles ces reliquats de matiere, qui ſeuls pourroient être, comme nous l'avons dit, la cauſe ou le germe d'autres maladies.

Nous regardons, conſéquemment à nos principes, comme fort dangéreuſe, toute méthode propre à faire avorter l'éruption ou la ſupuration de la petite vérole. La nature n'aime pas à recevoir des loix ; c'eſt vouloir lui en donner, que d'eſſayer de lui faire prendre une route contraire à celle qu'elle a coutume de ſuivre: il en peut réſulter de grands inconvéniens. Les ſuites d'une pareille méthode ſeroient bien pro-

pres à donner du discrédit à une pratique aussi utile que l'est celle de l'Inoculation. Elle ajouteroit aux dangers de la petite vérole naturelle : elle troubleroit l'effort critique, sur la liberté duquel est fondée l'heureuse terminaison de la petite vérole.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Où l'on combat les idées du germe de la petite vérole*, pag. 1
CHAP. II. *Où l'on démontre une correſpondance générale entre toutes les parties*, 16
CHAP. III. *Où l'on prouve une correſpondance mutuelle & directe entre deux organes*, 31
CHAP. IV. *Où l'on établit que le ventre a une correſpondance d'action avec toutes les parties du corps*, 45
CHAP. V. *Où l'on conſidere l'embarras du ventre, comme la cauſe commune de toutes les maladies*, 64
CHAP. VI. *Ce que c'eſt que la*

petite vérole, quelles ſont ſes cauſes, 78
CHAP. VII. *Ce qui donne lieu aux différences de la petite vérole diſcrete & confluente,* 98
CHAP. VIII. *Du traitement de la petite vérole,* 137
CHAP. IX. *De l'Inoculation,* 151
CHAP. X. *Où l'on répond à la fameuſe queſtion, ſi l'on peut être attaqué deux fois de la petite vérole,* 169

Fin de la Table.